

# Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE  
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRE COLOMER  
123, Rue Montmartre, PARIS (2°)

## ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE	POUR L'ÉTRANGER
Un an... 40 fr.	Un an... 142 fr.
Six mois... 20 fr.	Six mois... 71 fr.
Trois mois... 10 fr.	Trois mois... 36 fr.

Chèque postal Lorient 056-02

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

## POUR SAUVER LE "LIBERTAIRE" QUOTIDIEN

### Avant tout, un moyen pratique

Courons au plus pressé, d'abord. Le temps presse. Le cycle qui nous sépare du 20 mai est bref. A peine quinze jours, mais quinze jours encore. Nous avons de la marge, à condition de ne pas gaspiller un seul des instants précieux que nous assigne l'échéance fatale.

Car tout le monde l'a compris, la décision du Conseil d'Administration est formelle et irrévocable : le 20 mai le *Libertaire* quotidien disparaîtra, à moins que...

A moins que les anarchistes n'en décident autrement, qu'ils n'aient pris leurs dispositions pour combler le déficit que les ressources produites par la vente au numéro et la rentrée des abonnements sont, présentement, incapables d'éteindre.

A combien se chiffre ce déficit ? D'après les comptes publiés, il approche de 350 francs par jour. En chiffres ronds, dix mille francs par mois.

C'est faute de ne pouvoir être assuré d'un appoint exceptionnel de dix mille francs par mois que le *Libertaire* quotidien va sombrer.

Dix mille francs à trouver mensuellement, c'est énorme et c'est peu de chose. C'est énorme s'il s'agit de se les procurer auprès de quelques dizaines, voire de quelques centaines de camarades. C'est peu de chose si, au contraire, un nombre plus élevé de copains se chargent de fournir ces dix mille francs.

Mon idée vaut ce qu'elle vaut et le système que je propose est peut-être inférieur à ceux que d'autres auraient pu apporter. Mais aucune solution pratique n'a été produite et quinze jours seulement restent à notre disposition pour donner au *Libertaire* quotidien la possibilité de doubler le cap difficile du 20 mai — en attendant que, par la suite, il puisse vivre et prospérer. Des explications et des précisions complémentaires viendront en leur temps.

Mais il faut faire vite et se remuer ; il faut prouver si oui ou non les anarchistes tiennent à conserver à la disposition du mouvement anarchiste leur organe quotidien.

Faute de mieux, voici donc une solution qui, si imparfaite soit-elle, est néanmoins suffisante pour permettre au *Libertaire* quotidien de tenir le coup :

TROUVER 10.000 FRANCS PAR LE

VERSEMENT DE 5 FRANCS EFFECTUE PAR 2.000 CAMARADES.

Mais entendons-nous bien !

D'abord, il faut absolument que ces 2.000 camarades envoient avant le 20 mai, sans aucune faute, leurs 5 francs. Si, avant cette date limite, 10.000 francs n'étaient pas rentrés dans la caisse du *Libertaire* quotidien, ce serait la certitude que celui-ci n'a plus à compter sur le concours des Anarchistes et qu'il ne lui reste qu'à tenir sa triste promesse : disparaître !

Premier point.

Ensuite, il est indispensable que cet effort de 2.000 camarades ne soit pas un feu de paille, qu'il ne soit pas éphémère. Il est nécessaire qu'il se poursuive sans relâche, avec persévérance et ténacité. Il faut que le *Libertaire* quotidien ne soit pas seulement certain d'avoir son déficit couvert le 20 mai et qu'il se demande avec angoisse s'il en sera de même le 20 juin. Il faut que le *Libertaire* puisse avoir la conviction profonde qu'il continuera à paraître non seulement après le 20 mai, mais encore après le 20 juin, mais aussi après tous les autres 20 à venir. Il faut que les 2.000 camarades qui enverront leur thune avant le 20 mai prennent par devers eux-mêmes l'engagement formel d'en envoyer une autre le 20 juin et tous les autres mois, pendant trois mois, pendant six mois, pendant un an au besoin. Et sans qu'il soit utile de les taper sans désespérer pour leur arracher leur thune mensuelle.

C'EST DE CE SACRIFICE INFINIE DE 1 FR. 25 PAR SEMAINE, DE 5 FRANCS PAR MOIS CONSENTI PAR 2.000 COMPAGNONS QUE DEPEND L'EXISTENCE DU LIBERTAIRE QUOTIDIEN.

Pour obtenir si peu de chose, il faut pousser des cris comme si l'on demandait la conquête du Pérou ou de la lune.

Quing francs par mois ! Un sacrifice cela ! Peu ! Pas même. Une misère.

C'est pourtant d'elle que peut se jouer le sort du *Libertaire* quotidien.

Mais y a-t-il 2.000 Anarchistes sérieux et sincères en France ?

Nous le verrons bien.

Louis DESCARSIN.

## Les élections allemandes

Les résultats que nous possédons jusqu'ici des élections au Reichstag marquent une défaite très caractéristique de la vieille Social-Démocratie, ainsi que des nationalistes.

Par ricochet, le Bloc National Français reçoit une gifle magistrale, lui qui nous disait que le scrutin du 4 mai allait amener une recrudescence de l'esprit revanchard allemand.

Les nationalistes d'outre-Rhin ont senti que même parmi la fraction la plus bête du Peuple, c'est-à-dire celle qui vote, leurs boniments ne prenaient plus, et que les éternels dupes en avaient assez de se livrer aux combats meurtriers dont ils faisaient les frais non seulement en hommes, mais encore en surcroît de misère.

La vieille Social-Démocratie, celle qui, avant 1914, répandait parmi la classe ouvrière la parole de paix, celle qui avec Bebel et Wilhelm Liebknecht donnait le ton de la révolte ouvrière contre le massacre, et qui, plus tard, souleva dans la plus triste abdication, et se fit le repaire des soutiens de l'Empire guerrier ; celle qui comptait parmi ses membres influents des ouvriers, mais qui les corrompit à un tel point que Ebert finit comme président du Reich et complice des bourgeois Marx et Cuno ; que Scheidemann accomplit une tâche ignoble de premier ministre en collaboration avec des ennemis de classe ; que Noske, devenu ministre de la guerre, fit mitrailler les ouvriers qui pourtant l'avaient porté au pouvoir — cette vieille Social-Démocratie s'était tellement discréditée durant ces dernières années que les ouvriers les plus stupides comprirent enfin qu'elle n'était qu'une vaste entreprise de fumisterie sociale. La vieille Social-Démocratie fit non seulement faillite par devers son programme, elle fit une banqueroute vis-à-vis des électeurs qui la lâchent petit à petit.

Voici quels sont les résultats connus jusqu'ici pour 31 arrondissements électoraux, comprenant 412 sièges :

Socialistes majoritaires.....	99
Communistes .....	54

Démocrates .....	23
Centre .....	51
Populistes .....	40
Nationalistes .....	82
Ultra-nationalistes .....	24
Hanovriens .....	5
Allemands sociaux.....	2
Populistes bavarois.....	15
Union économique.....	5
Ligue paysanne bavaroise.....	4
Différents autres partis.....	8

Le triomphateur indiscutable de la journée est le parti communiste, car même ces résultats incomplets annoncent un gain de 38 sièges. Même si aucun nouvel élu communiste n'était signalé, c'est un succès énorme puisqu'ils reviennent au Reichstag plus de trois fois plus nombreux.

Lors des élections françaises du 11 mai, nous souhaitons de tout cœur que les communistes arrivent aussi nombreux au Palais-Bourbon ; nous l'espérons même fortement, parce que plus ils seront au Parlement, plus ils démontreront leur faillite révolutionnaire, ils nous donneront la preuve que toute leur action n'est qu'un bluff immoral qui se tient sur l'excuse de petit nombre.

Nous ne sommes que 11, mais si nous étions seulement le triple, vous verriez de quelle façon nous nous comporterions, vous vous apercevriez tout de suite que nos élus ne sont pas des élus comme les autres. Nous n'oublierions pas que nous sommes du Peuple, et nous ferions du travail merveilleux de lutte de classe à la Chambre.

Nous voudrions, nous Anarchistes, que les communistes puissent avoir cinquante sièges, et même davantage — car ils feraient comme les autres partis.

Au début, la S. F. I. O. fut révolutionnaire ; les Guesde, les Vaillant et autres, faisaient des discours virulents. Puis, lorsqu'ils furent cent au Palais-Bourbon, Guesde devint ministre d'Etat, et les cent élus votèrent la guerre et les lois d'exception.

Alors, souhaitons vivement un prompt succès de nos bolchevistes — la baurdruche ne tardera pas à se dégonfler après.

## La foire électorale

La foire actuelle offre-t-elle davantage d'intérêt qu'auparavant ? Cela est affaire de goût, de tempérament, de couleur.

Incidentement, j'ai assisté à un tournoi limité entre deux concurrents, deux proches voisins, deux frères brouillés provisoirement : orthodoxe et résistant. J'ai alors compris les guerres religieuses entre catholiques et protestants, le fanatisme, la Saint-Barthélemy.

Une salle de 4 à 500 personnes, le bureau occupé par les résistants, une opposition continuelle et despotique de 20 à 30 orthodoxes, dont quelques-uns avaient bien diné, sous la conduite d'un jeune couple élégant, aux lunettes exotiques, dont tout le travail consistait à exciter les perroquets, guisés d'aramon et de lieux communs. Pauvre prolétariat !

A un moment donné, alors qu'un résistant arrivait à se faire entendre, l'élégante téléviste déclara à un diziainier : « Il ne faut pas que cela aille bien à la tribune, autrement cela irait mal pour nous ! » Et le chahut reprit crescendo.

Ainsi donc, la vérité pure de l'orthodoxie s'impose surtout par l'obstruction, le bruit, l'absence de discussion. La foi aveugle prime la controverse ! Heureux les pauvres d'esprit.

Ce soir-là, les résistants méritèrent bien leur nom. Ils résistèrent de 9 heures à minuit, finirent par s'imposer aux frères ennemis et purent débiter avantageusement leurs onguents et autres spécialités de la maison, articles d'ailleurs identiques, d'aussi médiocre qualité et à des prix aussi élevés, que ceux présentés par le boutiquier orthodoxe appelé à la contradiction. Le malheureux faisait l'effet d'un commis expliquant le prospectus d'un patron.

Un résistant répliqua avec assez de logique que les programmes étaient pareils. Comme il avait à peu près la même voix et la même figure que l'orthodoxe et que beaucoup d'auditeurs ne s'étaient pas même aperçus du changement de phonographe, les plus enragés du début, qui s'étaient « esquintés » le gosier à vociférer contre les « traîtres », se mirent à applaudir furieusement, à s'en abîmer les paumes et les phalanges. Les chefs orthodoxes semblaient eux-mêmes ébranlés par ce changement brusque de leur « masse ».

Allez donc croire, après cela, à la clairvoyance, à la constance et à la sagesse des électeurs !

Dans l'*Œuvre*, le citoyen Herriot, qui écrit mieux que moi, fait un tableau assez exact et pittoresque de l'obstruction communiste :

« Mêmes rites toujours reproduits. D'abord, la lutte pour la possession matérielle du bureau, les pugilats sur la scène, les décrets que l'on risque de recevoir sur la tête. Cinquante individus habilement répartis dans la salle et hurlant l'« Internationale » avec une précision de séminaristes. Certains de ceux qui doivent parler se sont composés des silhouettes pour impressionner l'auditoire : les lunettes noires sont fort à la mode.

« Aux premiers rangs, quelques furies : non pas la brave femme du peuple qui viendrait en quelques mots un peu rudes crier sa souffrance, mais de jeunes dames en toilettes équivoques, cheveux coupés à l'américaine. Il y a aussi, naturellement, la verge rouge. Toute cette mise en scène est géométrique : les réquisitoires sont maïs à pouffer de rire.

« Délai curieux : lorsque les anarchistes apparaissent, tous ces hurleurs se terrent comme des lapins.

C'est très habile de se moquer des communistes et de flatter les anarchistes. Personne n'est dupe de compliments aussi flatteurs qu'intéressés.

A cette gentillesse « radicale », nous répondrons à l'occasion. La fable du renard et du corbeau comporte plus d'un enseignement.

Le chef d'orchestre Billiet, de l'Union des Intérêts économiques, fait une musique tapageuse et endiablée.

Il y a d'abord l'affiche du « Boche ». Tous ceux qui gênent le Bloc national sont dénoncés comme vendus à l'Allemagne !

Un almanach, *La Veillée*, a été répandu à 800.000 exemplaires à travers tout le pays.

Un tract intitulé : « La part du travail dans le régime capitaliste », tend à démontrer que les travailleurs ne sont pas sacrifiés dans la société actuelle.

Il y a d'autres tracts sur « le socialisme qui est la mort du commerce, et l'ennemi de la terre », sur « la vie chère » sur « la paix », par la guerre.

Et les affiches illustrées ! Et les journaux distribués à profusion ! Le journal *l'Effort* dirigé par Zévass et par Jacques Prolo, ancien anarchiste, publie les chansons de M. Billiet. Il y a aussi le *Réveil Économique*.

Et derrière les musiciens, il y a les Compagnies de chemin de fer qui se plaignent de faire du déficit, il y a les Compagnies d'assurances qui défontent les accidents du travail, il y a le Crédit foncier.

A la foire précédente, grâce à son système garanti, M. Billiet avait fait élire 120 millionsaires et 380 députés dont l'élection avait été payée par sa puissante firme.

Avec M. Billiet, on peut dire que « la Main qui étirent » — la sienne — a remplacé « l'Homme au couteau entre les dents » — au figuré.

Cela nous donne une bonne opinion de la « souveraineté nationale ».

SPARTACUS

## ÉLECTIONS LÉGISLATIVES DU 11 MAI 1924 - LISTE LIBERTAIRE

### Electeur,

Ainsi tu vas voter. En déposant un bulletin dans l'urne électorale, tu te feras participer à la Souveraineté du Peuple ; en réalité, tu abdiqueras, par ce geste, tout pouvoir d'action personnelle. TU T'ASSUJETIRAS.

Tu vas choisir les hommes chargés par toi de faire les lois dont tu souffriras. Tu ne subiras plus des rois ou des dictateurs qui se seront imposés à toi par la force. Tu auras désigné toi-même tes tyrans. TU AURAS FORGE TES PROPRES CHAINES.

Inconscients de la destinée, le détachant du soin de les propres affaires, électeur, tu vas te livrer, pieds et poings liés pendant quatre années, à des maîtres.

### Tu vas voter. Et pour qui ?

#### Est-ce pour le Bloc National ?

Si tu es de ceux qui créent la Chambre « bleu horizon » de 1919, es-tu satisfait de l'œuvre de tes élus ? Pendant quatre ans de législature, as-tu reçu le prix de la confiance en ces aventuriers réactionnaires qui te promirent les plantureux bénéfices de la Victoire ?

Qu'en as-tu tiré, homme de la France du Droit, sinon des impôts nouveaux, la Vie chère et ton franc au rabais sur le marché du Monde ? Toi qui as eu la naïveté de combattre pour la Justice et la Civilisation, on te pille, on t'affame pour le plus grand bénéfice des requins de la Finance et des mercantis du haut commerce.

Vas-tu envoyer de nouveau les artisans de cette ruine ?

Non, Mais tu veux voter encore.

#### Est-ce pour le Bloc des Gauches ?

Malheureux, tu as bien peu de mémoire. En mai 1914, n'était-ce pas une formidable majorité de radicaux et de socialistes que les suffrages du Peuple Souverain envoyèrent au Palais-Bourbon ? Et n'est-ce pas un gouvernement de gauche qui te fit partir, quelques semaines plus tard, dans les ignobles tranchées de la Grande Tuerie ?

### HOMMES DE FRANCE,

Il y a 130 années, vos ancêtres ont renversé le pouvoir royal au nom de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité. Ils ont fait la Révolution pour que les gens du Peuple, ceux qui produisent à la ville et aux champs, ne puissent pas manquer de pain et pour que les hommes de pensée ne risquent pas la Bastille en écrivant ou en parlant suivant leur conscience. Les politiciens de la République se sont servis des belles formules de la Révolution pour piper vos suffrages, hommes du peuple français. Radicaux et radicaux-socialistes, ils ont lié leur sort à celui de la République à la nouvelle force d'exploitation : le Capitalisme. Ils ont pris parti comme hommes de gouvernement contre les travailleurs. ILS PORTENT SUR LEURS MAINS, TOUT COMME POINCARÉ, LE SANG DES OUVRIERS.

Voici les SOCIALISTES. Ceux-ci vous promettent la fin de toute misère, grâce à l'abolition de la propriété privée. L'Etat-providence, juste dispensateur des produits du travail libre, tel est le Paradis dont les socialistes sont les prêtres avant les élections. Mais, une fois élus, ces collectivistes trouvent plus pratique d'oublier leur idéal et de participer aux fonctions de l'Etat-gendarmerie. Ils se font les protecteurs de cette propriété privée qu'ils rêvaient d'anéantir. Un Briand, un Millerand, un Viviani sont les tristes exemples de la trahison socialiste.

### Travailleurs, éternels dupes,

Parias de l'Usine, du Bureau et des Champs, Comment manifesterez-vous votre volonté d'émancipation ? Seulement par votre action directe, par votre organisation de classe. Groupez-vous et faites la Révolution.

Abolissez le patronat. Supprimez les intermédiaires. Prenez en mains vos instruments de travail. Gérez vous-mêmes votre production.

Saine pensée, libre volonté. Comment la réaliserez-vous ? Encore une fois un Parti politique se met en avant pour transformer vos décisions d'action en bulletins de vote.

Le PARTI COMMUNISTE dit aux travailleurs : « Nous sommes le BLOC OUVRIER ET PAYSAN. Nous voulons par la Révolution renverser la République bourgeoise, abolir le Capital, instaurer la République des Soviets. Nous sommes contre le Parlement. Mais nous croyons à la nécessité d'une Dictature. Et nous nous emparerons de l'Etat par la force pour gouverner au nom du Proletariat. En attendant, votez pour nous. Envoyez-nous au Parlement pour y défendre vos idées révolutionnaires. »

Votez donc pour le Bloc ouvrier et paysan, électeurs, et vous nous en direz des nouvelles dans quelques années. Comme leurs frères aînés les socialistes, ces « communistes » s'adaptent au milieu parlementaire. Ils voteront les budgets de guerre. Ils préconiseront les réformes. Ils endigueront les colères du prolétariat. Ils seront des parlementaires aspirant, comme les autres, au gouvernement des hommes.

A moins que ces bolcheviks ne s'exercent, au Palais-Bourbon à leur rôle de dictateurs communistes, tout comme le plus malhonnête homme de France, Léon Daudet et ses complices de l'Action Française, prétendent s'y exercer à leurs fonctions de dictateurs fascistes.

Avec votre sang de révolutionnaires, travailleurs manuels et intellectuels, les politiciens du Parti Communiste cimenteront les murs des nouvelles prisons d'Etat. Ce sang généreux n'aura coulé que pour rendre plus beaux des blés que vous ne récolterez pas vous-mêmes, des blés dont vous ne mangerez pas le pain.

### Alors pour qui voter ?

Les Anarchistes vous répondent : POUR PERSONNE. Car un homme ou un groupe d'hommes ne peuvent, même avec la meilleure volonté et la plus grande sagesse du Monde, assurer votre bonheur.

Il appartient à chacun d'entre vous de conquérir bien-être et liberté par votre propre action.

Il appartient aux travailleurs de réaliser leur émancipation sur le terrain même du travail.

LES ANARCHISTES VOUS DISENT avec le vieux fabuliste : « Votre ennemi, c'est votre maître. » Ne vous fabriquez pas de maîtres en les élitant.

La Politique empoisonne la vie des individus.

Les Politiciens vous trompent, vous volent.

Ils vous empêchent de produire et de consommer selon vos forces et selon vos besoins.

Pour abolir la Politique et anéantir les Politiciens, NE VOTEZ POUR PERSONNE !

La Liste Libertaire que les Anarchistes vous présentent n'est constituée que pour la forme. Nous vous prions de la laisser de côté comme les autres. Car nous ne plus, si vous nous mettez au pouvoir, ne pourrions rien pour votre bonheur.

Mais nous vous demandons de devenir des hommes conscients et forts, DES HOMMES LIBRES. Venez à l'Anarchie, épousez son idéal, participez à son action. Lisez son journal : « LE LIBERTAIRE » QUOTIDIEN.

Et vous serez capables, un jour, de coopérer au bonheur de tous les hommes.

### A bas la Politique ! Vive l'Anarchie !

## NOTRE CAMPAGNE ANTIPARLEMENTAIRE

### Notre troisième tract est paru

Notre troisième affiche ne sera pas envoyée en province, à peine en tirerons-nous quelques centaines d'exemplaires pour la région parisienne — l'imprimeur nous ayant fait faux bond et ne s'engageant à nous les livrer que demain, trop tard donc.

Mais le troisième tract est édité, lui. Nous en donnons ci-dessus la copie.

## Vingt-quatre heures de lutte contre des requins

Un matin Clarmont Staden, sur un petit bateau de sauvetage, à environ 250 kilomètres de la terre, dans le Pacifique, a réussi à combattre des requins qui attaquaient son bateau, pendant 24 heures, au moyen d'un petit couteau de poche. Au moment où il a été recueilli par le cargo britannique « Dorset », un requin mort flottait à côté de son bateau.



# Les Sirènes

Ceux qui ont étudié la criminologie pratique savent combien est grand le pourcentage des emmurés que leur amour pour une femme a menés en prison. A en croire son extrait de jugement, le condamné l'est pour vagabondage spécial, faux, vol simple ou vol qualifié, agression à main armée, meurtre, etc... Mais gagnez la confiance du détenu, du bagnard, du relégué — captez-le de façon qu'il vous raconte son « histoire », vous ne tarderez pas longtemps à apprendre que dans un très grand nombre de cas — j'ose hasarder dans la majorité de ces cas — il y a une femme à l'origine de ce qu'ils appellent « leurs malheurs ». C'est une grande erreur de s'imaginer que ceux qui languissent entre les quatre murs d'une Maison centrale ou — en attendant d'y laisser leur peau — sous le soleil de la Guyane, sont des *associés*, dans le sens où nous l'entendons, nous autres, anarchistes ; la plupart de ces *outlaws* sont des bourgeois manqués. La plupart du temps, c'est accidentellement — très accidentellement — qu'ils sont devenus des « illégaux ».

Un tel était un jeune et bon ouvrier ; mais, joli garçon, il a été remarqué par une jolie fille, de la classe de celles qu'on qualifie de « mœurs légères » ; elle l'a accaparé, a voulu en faire « son homme » — tant et si bien qu'il en a perdu le goût du travail, goût point difficile à perdre, comme on sait. Il attend que ses quinze mois de prison soient écoulés pour s'en aller sur les bords du Maroni, en quelque camp de relégués. Car la III<sup>e</sup> République ne badine pas avec les souteneurs non-officiels : elle ne se montre accueillante qu'aux maquerelles titrés, aux gentlemen décaqués qui « se relèvent » en épousant une riche héritière bourgeoise — ceux-là se voient récompensés par un siège à la Chambre, à moins que ce ne soit par une ambassade ; d'autres se résignent à succéder tout bonnement à leur beau-père, comme chef d'industrie ou comme rentier.

Cet autre a connu une femme à qui il fallait toilettes et bijoux. Comment faire, quand on est un modeste employé de bureau et que la femme vous tient à la peau ? On joue aux courses avec de l'argent prélevé sur la caisse du patron, quand on est caissier ; — on garde pour soi le montant des factures touchées, un jour qu'elles atteignent une somme rondelette, quand on est encaisseur ; — on lave des titres, on falsifie des chèques, quand on est employé de banque. On commet un abus de confiance quelconque. Voilà la femme aimée parée, habillée à en faire pâlir la femme du patron estampé ou escroqué. Mais voilà aussi l'amoureux parti pour Melun, Thourou ou Cayenne.

Celui-ci a vu « rouge » un jour. L'avait-elle fait souffrir, sa « môme » ? Il est né sous une malheureuse étoile, doublement affligé qu'il est d'un tempérament jaloux et d'une amie coquette. Il a vu rouge et il a « buté » celui qu'il croyait être son rival. Sans son avocat, qui a ému le jury en racontant les affronts et les avanies dont le malheureux avait été abreuvé par celle qu'il adorait — à la folie, on peut bien le dire, sans son avocat, donc, il passait sous le guillotinet. Et cela eût mieux valu que les « durs à perpète » dont l'a gratifié la Cour d'assises.

Ces trois cas typiques sont bien connus de tous ceux qui ont étudié la psychologie du « criminel ». Pour ma part, je les ai rencontrés tirés à une foule de clichés. Naturellement, il y a des cas dont le processus est plus compliqué, où il faut creuser plus profondément pour découvrir « la femme ». Ils sont moins fréquents. On trouve aussi un assez grand nombre d'anarchistes qui ont été « donnés » par leurs compagnes, qui connaissent de leur passé un acte répréhensible et punissable, et qui ont livré ce secret à la police. C'est un fait reconnu que les femmes vendent proportionnellement beaucoup plus d'hommes à la justice que les hommes ne dénoncent de femmes. Chez beaucoup de femmes des milieux où se recrute la population des établissements pénitentiaires, il existe un plaisir, une jouissance sadique à voir cruellement souffrir l'homme, les hommes qui les ont aimées. Je n'analyse pas le fait. Je le constate. Je ne fais pas ici œuvre scientifique, mais une chronique.

Il arrive que cette tendance à faire souffrir l'homme qui l'aime se retrouve parfois chez la femme dite « à idées avancées ». Au cours d'une tournée de réunions effectuée il y a peu de temps, j'ai été mis au courant d'une histoire d'un autre genre, que je vais vous raconter, tandis qu'elle est encore toute chaude à ma mémoire.

Dans une ville que la Saône traverse avec la grâce nonchalante qu'on lui connaît, habite depuis treize ou quatorze ans un de mes meilleurs amis, que nous appelons, si vous voulez, Lucien. Lucien est un camarade dans tout le sens du mot. Durant la guerre, il a refusé de marcher ; il ne s'est pas réfugié dans le maquis de l'objection de conscience dont les promoteurs, pour lancer l'idée, ont attendu qu'il n'y ait plus de danger. Il a refusé, en pleine guerre, de porter les armes. Cela lui a coûté la bagatelle de cinq années de prison qu'il a accomplies presque intégralement. Cinq années durant lesquelles il a été, non plus un homme, mais un matricule ; cinq années durant lesquelles il ne pouvait faire un pas sans être surveillé, pas même dormir, pas même satisfaire ses besoins les plus intimes. Cinq années durant lesquelles ses compagnons de souffrance eux-mêmes lui tenaient rigueur de ne pas avoir des idées comme « tout le monde ». Cinq ans durant lesquels il ne peut écrire ni recevoir une lettre sans passer par la censure, pas lire de livres autres que ceux — hélas ! — de la bibliothèque de l'établissement où il était détenu. Quelle souffrance pour mon ami Lucien, qui est un érudit, un lit Shakespeare, Cervantes, Dante, Alighieri dans l'original... Toutes choses ont une fin pourtant et un jour vint où mon ami vit s'ouvrir les lourdes portes de son enfer. Le voilà revenu à la vie active, un désir lui consumant l'âme : se réattacher à sa besogne de décaissage de cerveaux, de débouillage de crânes.

Quelques mois après sa réapparition au plein jour de la liberté, mon ami Lucien fit la connaissance — très accidentellement — d'une employée des postes travaillant à une vingtaine de kilomètres de la ville où il réside, et que nous appellerons Jeanne pour les besoins de la cause.

Jeanne était jolie, dans l'épanouissement de ses trente ans, gracieuse, onduleuse, souple. Non point un corps mièvre, d'une féminité douteuse, comme le veut la mode, mais un corps de femme, sain, aux formes rappelant la Vénus de Milo. De beaux yeux, présents, voluptueux, mais le regard fuyant, trop fuyant d'habitude même. Un port de tête et de toute la personne, un air de séduction rayonnant et captivant presque malgré soi. Un parler affable et choisi. Tout cela eût laissé peut-être indifférent l'artiste qui est en lui de compte mon ami Lucien si Jeanne n'avait pas été une intellectuelle. Lucien a beaucoup souffert du manque d'amour durant les cinq années de son dur emprisonnement. Lucien est passionnément amoureux, mais il a un faible, un très grand faible pour les « intellectuelles ». Jeanne donc était une intellectuelle ; elle lisait les journaux anarchistes ou les avait lus, elle avait parcouru Ibsen et étudié Palante ; elle comprenait Stirner elle s'attachait volontiers à stirnerienne. Des stirneriennes, cela ne se rencontre pas à tout bout de champ. Et avec cela élégante et toujours joliment habillée.

J'ai dit que Lucien était d'un tempérament passionné, donc porté aux extrêmes. Jeanne lui plut et il l'aima tout de suite, avec fougue, éperdument. La vérité me force à dire que la jeune femme montra beaucoup plus de coquetterie qu'il n'aurait été de mise, et cela eût dû ouvrir les yeux de mon ami. Lucien qui est de bonne foi croit que les femmes lui disent « il voit toujours en elles des camarades ». Il crut Jeanne quand elle lui écrivait qu'elle l'aimerait longtemps, qu'elle le savait, qu'elle le sentait. Il la crut quand elle lui promit une amitié sûre, durable, originale, qui résisterait aux épreuves. Il la crut quand elle lui écrivait, par exemple : « Hier, je me sentais aimée comme j'ai tant besoin de l'être, sans hâte, doucement, avec les simples mots qui prennent l'âme. Cela m'a été très doux, très égoïstement doux », etc. Il la crut d'autant plus que l'ayant mise au courant d'une débauche amoureuse de jadis, dont il avait longtemps et atrocement souffert, il lui avait demandé — en camarade — de ne le point faire souffrir. Elle se serait retirée alors, m'avouait-il l'autre jour mon ami, que cela ne m'aurait rien fait. Elle ne se retira pas et comme le bureau de poste où elle travaillait est situé sur la ligne Paris-Lyon, et que Lucien se rend assez fréquemment dans cette dernière ville, nos deux tourtereaux se remettaient de la main à la main leurs lettres au passage des trains. C'était idyllique.

L'idylle dura ce que durent les roses. Sans que Lucien ait rien fait pour justifier ce changement d'attitude — je vous assure que mon ami est un camarade excellent dont le seul défaut est de croire « que c'est arrivé » — Jeanne se montra soudain à son égard d'une méchanceté, d'une cruauté révoltantes. Je vais en citer un ou deux exemples. Elle lui avait donné rendez-vous un certain soir chez elle et un accident voulut qu'il arrivât une heure en retard ; il trouva la porte fermée. Cela en pleine nuit d'hiver, alors qu'il lui était impossible de rentrer chez lui autrement qu'en faisant quatre heures de bicyclette par un froid à geler sur place.

« Ce serait à recommencer — lui mandait-elle le lendemain — que je ferais avec plaisir la porte sur votre bonheur... » La même femme qui écrivait huit jours auparavant avoir été aimée comme elle a tant besoin de l'être déclarait maintenant qu'en recevant les caresses de mon ami, elle pensait à un de ses anciens amants, particulièrement à une journée où, en pleine forêt, elle se tenait sur sa poitrine nue. Lucien pleurait en me racontant cela. Oui, cet homme qui a passé cinq ans en prison sans que faiblisse son vouloir de répandre les idées qui lui sont chères poursuivait en se remémorant ces lettres, mauvaises qui l'avaient torturé, déchiré, broyé. Et je pensais, en regardant couler ses larmes, à ces élégantes qui, à Satory, du bout de leurs ombrelles, foulaient les plaies des vaincus de la Commune.

Je passe volontiers pour l'un des défenseurs les plus acharnés qui soient de la thèse anarchiste de la liberté sexuelle. Il n'y a point d'inconscience en mon attitude. Amour libre et liberté sexuelle, comme on voudra, tant qu'on voudra. Expérimentation de tous les aspects, de toutes les faces de la vie sexuelle, de la jouissance amoureuse, mais cela en bonne camaraderie. Non point pour se faire souffrir, non point pour se délecter sadiquement en la contemplation de la douleur qu'éprouve celui ou celle à qui on a permis de s'attacher à soi par des promesses ou par des réalisations. Le contrat d'ordre sentimental, si je puis m'exprimer ainsi, évolue sur un plan d'une extrême délicatesse. Sa rupture ne saurait se produire à la légère ou dans l'intention de blesser l'un quelconque des contractants. C'est en camarades qu'il convient de mener à sa fin l'expérience amoureuse, — quand finit le y a, — en camarades disposés à la recommencer le lendemain si l'occasion se présente. Entre anarchistes, une expérience n'est jamais définitivement terminée. Le mot *jamais*, en effet, implique autorité, chose jugée, ce qui n'est point libérateur.

Bref, j'ai pris parti pour mon ami Lucien, qui est un sensible et qui ne mérite point qu'une femme « se paye sa tête ». Il a trop souffert par les bourgeois pour que j'admette un instant qu'une petite-bourgeoise élargisse sa plaie, encore toute vive. Ce dont il a besoin, après avoir payé de sa personne, c'est qu'on lui rende la vie plus douce, non point plus amère. Que la fille qui fait métier de faire souffrir les hommes aille frapper à une autre porte : il ne manque pas de « viveurs » auxquels elle peut s'adresser.

Je viens d'écrire le terme « petite bourgeoisie ». Voyant dans quel état cette aventure lamentable avait jeté mon ami Lucien, je me suis livré à une enquête. Je n'ai pas été long à découvrir le pot aux roses. Anarchiste, Jeanne ? Fille de petits commerçants, de cette classe que Tailhade ou Zo d'Aix — je ne sais plus lequel — a stigmatisée de « racaille sociale ». Les petits boutiquiers dont nous retrouvons les fils parmi les officiers subalternes qui forment la majorité dans les conseils de guerre qui condamnent les Jeanne Morand, les Cottin, les Gaston Rolland, combien des nôtres ? Les petits boutiquiers, profiteurs patentés

qui vous estampent sur le poids, le volume, la qualité, la quantité de ce qu'ils vous débilitent ; qui vous comptent cent sous, dix francs, vingt francs, ce qui leur passe par la tête, pour une réparation de montre ou de vélo ; qui feraient envoyer au bagne un pauvre hère qui aurait essayé de leur passer un billet de banque d'un demi-louis ! Jeanne — cela va sans dire — est restée au mieux avec les siens. Anarchiste ? Mais elle s'est tourmentée 8 jours parce qu'une nuit où elle avait reçu Lucien chez elle, son voisin du bâtiment en face lui a posé une question capiteuse : Que diront sa mère, ses collègues, la receveuse ? Stirnerienne ? Pure fantaisie.

Elle a effleuré Stirner en passant, comme elle fait de tout ce que touche son intelligence, mais sans en saisir la portée générale ; le fond de ses lectures, les écrivains qu'elle a dévorés, ce sont les Bourgeois, les Prévosts, les René Bazin, les Gyp et *tutti quanti*. Capable d'amour ? Mon ami n'est pas le seul à avoir été victime de sa coquetterie malaisante : tel employé de l'Enregistrement, pour la fure, a volé jusqu'au Maroc ; elle est d'ailleurs assez délicate dans ses choix : chefs de gare, officiers, clercs, instituteurs, pourvu qu'elle séduise, qu'elle conquière, qu'elle fasse souffrir. Le plus curieux c'est que dans le bourg où elle réside elle ne passe pas pour amour libriste, mais pour entreprenante, ses toilettes excédant les appointements qu'on lui suppose. Jeanne a voulu ajouter Lucien à la liste de ses caprices, simplement parce qu'elle avait envie de goûter de l'anarchisme, comme d'autres coquettes ressentent l'envie de goûter du curé ou du militaire, pour en jouir, pour s'amuser un peu de temps. Mon ami s'y est laissé prendre, et j'ai essayé de le guérir en lui exposant le plus gentiment possible tout ce que mon enquête m'avait révélé.

Que je voudrais que Lucien soit guéri ! Il ne peut se faire à l'idée d'une petite bourgeoisie de la trempe de Jeanne se soit échappée de lui. Il m'a écrit hier qu'il la méprisait, j'espère que c'est vrai, et elle n'a pas volé une bonne leçon je vous assure, car je connais l'affaire à fond. Et si je vous l'ai racontée, c'est parce qu'elle comporte un enseignement pour mes lecteurs des deux sexes dont je ne doute pas qu'ils fassent leur profit.

E. ARMAND.

**GROUPE DE SAINT-DENIS**  
Aujourd'hui, à 20 heures  
Salle de la Légion d'Honneur  
**DOIT-ON VOTER ?**  
Grande Conférence publique  
et contradictoire  
avec le concours de :  
**ANDRÉ COLOMER**  
Entrée gratuite.

**M. Cachin abuse**  
La maison de la mission commerciale russe à Berlin a été envahie par la police prussienne.  
La thèse allemande est celle-ci : deux policiers allemands accompagnaient un prisonnier qui s'échappa et se réfugia au siège de la mission russe. Les flics le poursuivirent à l'intérieur. Ils furent faits prisonniers et gardés un moment. Relâchés, ils allèrent chercher du renfort et revinrent fouiller l'immeuble. La mission commerciale russe n'est pas une ambassade, elle n'est pas inviolable.  
Voici la thèse russe : nous n'avons pas vu de prisonnier. La police prussienne a envahi notre maison qui est inviolable et nous a roués de coups.  
La-dessus, le belliqueux Cachin s'en va-t-en guerre une fois de plus avec la peau des autres et prononce presque la *cassus belli* avec des développements aussi déplacés que ridicules.  
Nous estimons, nous, que l'incident doit être réduit à sa juste expression. Il y a eu bataille entre des agents de deux gouvernements. C'est pas suffisant, monsieur Cachin, pour que vous excitiez les niais de votre clientèle électorale avec des formules de démagogie et que vous cherchiez à opposer un pays à l'autre.  
Quand les policiers russes se battent avec les policiers allemands, l'honneur révolutionnaire n'est pas en jeu. Et vous n'êtes d'ailleurs guère qualifiés pour vous poser en vengeur de ce dernier.

Il y a quelques jours, des agents consulaires espagnols, à Casablanca, ont pénétré dans un immeuble français et y ont séquestré les gardiens pour mieux dévaliser les valeurs. C'est un incident diplomatique, comme à Berlin.  
Point n'est besoin d'envenimer ces querelles subalternes, ni de monter sur l'arc de triomphe pour crier à l'outrage du drapeau, au sacrilège de la patrie. Surtout quand on n'est pas suffisamment courageux pour exposer son individu lorsqu'il s'agit de mettre en exécution des menaces dont on est si prodigue.  
Votre gouvernement russe, qui expulse ses propres nationaux pour délit d'opinion, comme cela est arrivé pour Schapiro, est-il autorisé à se plaindre, s'il y a lieu, des brimades d'un autre gouvernement ?  
On dirait, monsieur Cachin, que vous faites plutôt la cour à Moscou que la défense des principes révolutionnaires !

**GROUPE DE TOULON**  
Aujourd'hui à 20 h. 30  
Salle Gouvion-Saint-Cyr,  
rue Denfert-Rochereau  
**GRANDE CONFÉRENCE**  
sur  
**le Fascisme et l'Amnistie**  
par  
**Germaine BERTON et CHAZOFF**  
Participation aux frais : un franc.

# AUX HASARDS DU CHEMIN

## Propos d'un Paria

Voici qui a dû remplir de joie le sur-repopulateur Gustave Hervé. Le « Petit Parisien » nous annonce qu'une foire aux fiancés s'est tenue dimanche, dans l'île de Chalon, à la fameuse Grenouillère tant chantée jadis par les artistes de cafés-concerts. Trois cents jeunes gens ont eu, paraît-il, l'occasion de faire connaissance, et d'échanger, comme on dit dans les romances, les plus doux serments. Chacun était invité à remplir une fiche sur laquelle il indiquait ses goûts particuliers, sur la femme avec laquelle il désirerait fonder un foyer.

Naturellement, les organisateurs manifestent de grandes espérances sur les résultats de leur initiative.

Je suppose que chaque fiancé éventuel a mis en regard de son nom, sa valeur « péculaire » et l'apport escompté de la compagne de ses rêves. Car, par ces temps de vie chère, il est prudent de prendre ses précautions. On ne vit pas seulement d'amour, et d'au plus ou moins claire, mais il y a dans chaque foyer une marmite à faire bouillir, problème souvent dur à résoudre, et d'autant plus complexe qu'il y a autour (de la marmite !) un nombre plus considérable d'estomacs à satisfaire. Mais nos républicains ne s'embarrassent pas de ces questions trop terre à terre, et qui ne les touchent pas particulièrement. Ce sont en général, des bourgeois bien nantis, des adeptes de cette marmaille qu'ils souhaitent à tous. Ils aiment les enfants, mais pour les autres !... A grand renfort de statistiques, ils dénoncent la décroissance constante de la natalité dans notre beau pays, et le mouvement en sens inverse qui se manifeste chez les nations voisines, et plus spécialement en Allemagne. Traqu岸ment, ils s'écrient : Où allons-nous ? Où prendrons-nous les soldats qui savent si bien faire à nos coffres-forts un rempart de leurs corps ? Mais ils ne disent pas cela de cette façon-là... Car ils ne disent jamais ce qu'ils pensent !... Ils dissimulent leur égoïsme derrière le paravent qui sert à masquer toutes les cupidités, tous les bas instincts, les plus sordides ambitions, le paravent patriotique. Gustave Hervé qui se flatte d'être resté libre penseur !... rend responsable de la crise de la natalité les lois laïques et le scepticisme du peuple. On ne fait plus de gosses parce que la religion tout le temps ! Dieu ne bénit-il pas les grandes familles ?

Il faut donc réagir, et permettre à tous les étonnés de répandre d'une façon intensive leurs doctrines abrutissantes, certes, mais, par cela même éminemment favorables à l'accroissement, par les soins d'une masse inconsciente, du capital humain.

Gustave la Girouette ne sait plus à quel vent tourner. S'il trouve que les prêtres de l'importe quelle religion n'ont pas toutes les facilités possibles pour exercer leurs talents, je me demande qu'est-ce qui lui fait... Que le peuple se désintéresse d'eux et de plus en plus, c'est bien possible et en tout cas bien souhaitable.

D'ailleurs, depuis la guerre, le peuple se désintéresse de choses bien autrement intéressantes.

Mais malgré son apathie, le peuple qui travaille, n'est pas à ce point aveuglé, qu'il n'ait encore sous les yeux les spectacles de carnage qui illustrèrent les cinq années maudites de la guerre du droit. Le peuple souffre de la vie chère, des impôts accrus, qui ont dans des taudis sans air et sans lumière, qui est forcé de se livrer à des travaux pénibles et dans des conditions d'hygiène déplorables ; le peuple, éternelle victime des gouvernants, des mercantis, des patrons tous plus rapaces les uns que les autres, le peuple a tout de même assez de bon sens pour savoir que plus il y aura d'enfants à la maison, moins il y aura à manger. Le spectre de la misère inévitable, fatale, réprimera vite la velléité d'avoir, ce qui devrait être une joie, un enfant ou même plusieurs.

Toutes les mesures prises ou que pourront prendre les gouvernants, tout ce que pourront proposer les apôtres de la reproduction... pour les autres, seront inopérantes. En régime capitaliste, procréer c'est faire d'autres malheureux. Si les privilégiés veulent des soldats, qu'ils les fabriquent eux-mêmes !

**Pierre MUALES.**  
**Simplicité.**  
Il fallait y penser. C'est ce qu'a fait l'élite du prolétariat. Il a fait deux tas de sa « masse totale ». Il y a la « section des travailleurs de nuit » et, naturellement, celle de jour.  
Ceux de nuit n'ont plus le temps de dormir, ils le donnent en cont, en mille. De ceux qui agitent ! Mais de M. Maurice Pujo, de l'Action française. Et pour les besoins de la cause électorale, le corps balourd du mouchard de troisième classe devient eschérétique, son poil monotone se fait barbe fleurie et sa sottise anonnante devient la sagesse ironique de Socrate.  
Quelle marchandise engageante pour les électeurs ! Votez tous pour Maurice Pujo !

**Un beau portrait.**  
« Un homme grand, robuste, admirablement équilibré de corps et d'esprit. Une barbe fleurie, comme la portait Socrate ».  
Vous ne l'avez pas reconnu ? La Liberté l'a peint en pied, et vous êtes incapable de mettre un nom sur ce portrait ?  
Nous vous le donnons en cont, en mille. De ceux qui agitent ! Mais de M. Maurice Pujo, de l'Action française. Et pour les besoins de la cause électorale, le corps balourd du mouchard de troisième classe devient eschérétique, son poil monotone se fait barbe fleurie et sa sottise anonnante devient la sagesse ironique de Socrate.  
Quelle marchandise engageante pour les électeurs ! Votez tous pour Maurice Pujo !

**Toto s'amuse !**  
Des camarades du Havre nous signalent le fait suivant :  
« Nous avons eu l'agréable surprise de trouver l'austère Toto, membre du Comité directeur, en visite chez nous, pour une foire qui n'était pas électorale. Avec des

musiciens de rue, Toto, coiffé d'une casquette d'officier de marine, chantait : « Au drapeau ! »  
« Nous lui avons demandé si c'était le drapeau... rouge. Interloqué d'être reconnu, l'ancien cycliste démarra rapidement, en balbutiant de pitoyables paroles.  
« Le Parti des masses peut toujours verser « des munitions pour la lutte », l'élite du Parti sait les employer joyeusement »  
Nos amis havrais sont vraiment trop sévères. Il faut bien que la jeunesse s'amuse ! Et c'est moins dangereux pour la classe ouvrière de voir Toto se récréer en chantant dans les rues, que de voir le capitaine Traint jouer avec des pistolets dans les réunions !

## La Vie des Lettres

Des pensées inédites de Remy de Gourmont  
Un recueil de pensées inédites de Remy de Gourmont vient de paraître, recueil « achevé de composer et d'imprimer pour la première fois le quatrième jour d'avril 1924 sur les presses de François Bernouard, dans la maison où Remy de Gourmont vivait et où il est mort, 71, rue des Saints-Pères, Paris ».

On y trouve, comme dans tous les livres de Gourmont d'ailleurs, des lignes inimitables, des pensées rares, des images précieuses.

Remy de Gourmont écrivait : « Quand nous croyons nécessaire de dire quelque chose que nous jugeons utile au progrès des idées ou à la connaissance de la vérité, il ne faut pas hésiter. Il vaut mieux s'exposer à la censure d'autrui qu'à son propre mépris. » Et Gourmont mettait sa théorie en pratique puisque, après 1870, il n'hésita pas à se faire congédier de la Bibliothèque Nationale pour avoir eu la franchise de dire qu'il préférait son petit doigt, utile à secourir la cendre des cigarettes, aux provinces perdues. Dans La Renaissance, M. Gaston Picard s'apitoie sur ce jugement et applaudit à la conduite de Gourmont en 1874. En effet, comme Verhaeren, comme Anatole France, comme tant d'autres, Gourmont n'eut pas la force de résister et il se laissa emporter par le vent de folie qui soufflait sur l'Europe. M. Picard en est fier, nous en sommes tristes. Certes, il est humain de se tromper, mais des erreurs de ce genre peuvent être fatales à des milliers d'hommes.

Glissons parmi les pensées que l'on nous offre aujourd'hui :

L'Art qui ne sait pas évoquer en un vers, en une phrase, en une mélodie d'un coup de pinceau, tout un moment de la vie, peut bien être de l'orfèvrerie, ce n'est pas de l'Art.

Il n'y a pas, et c'est malheureux, d'abîme plus profond que celui qui sépare la volonté abstraite de la réalité.

Toute vie a deux passés : la réalité, que pour une bonne part nous cherchons à oublier, et le songe, formé des attitudes imaginaires que nous avons inventées pour nous consoler de nos fautes et de nos faiblesses.

Anatole France disait : « A nous tous, il nous est arrivé de dire des bêtises. Gourmont, jamais ! » Hélas ! Gourmont était un homme, comme France, et à l'un comme à l'autre il est arrivé de dire des bêtises, et même de graves bêtises.

**PETITES NOUVELLES :**  
« Les diables d'Henri Béraud : il n'y a plus d'affaire Henri Béraud-Jacques Guenne et Maurice Martin du Gard, les témoins s'étant entendus, mais il subsiste une affaire Henri Béraud-Jacques Rivière. M. Rivière, qui avait tout d'abord hésité à prendre au sérieux les provocations de M. Béraud, vient d'envoyer à ce dernier ses témoins : MM. Jacques Boulanger, Herraux, M. Béraud a chargé MM. Rohe et Jovenel et René Blum de le représenter.

**Georges VIDAL.**  
**Où aller ce soir ?**  
**Théâtres lyriques**  
OPERA. — Relâche.  
OPERA-COMIQUE — 20 heures : Quand la Cloche sonnera ; Les Bavards.  
GAITE-LYRIQUE — 20 heures : Le Cœur et la Main.  
TRIANON-LYRIQUE. — 20 h. 30 : Le Barbier de Séville.

**Drames, Comédies et Genre**  
COMEDIE-FRANÇAISE. — 20 h. 30 : Potiche.  
ODEON — 20 h. 30 : Jésus de Nazareth.  
VAUDEVILLE. — 20 h. 45 : Après l'Amour.  
NOUVEL-AMBIGU. — 20 heures : Le Maître de Forges.  
COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES. — 20 h. 30 : R. U. R.  
THEATRE DES ARTS. — 21 h. : L'Echecance.  
THEATRE DES MATHURINS. — 21 h. : Le Chemin des Ecoles.  
VIEUX-COLOMBIER. — 20 h. 45 : L'Imbécile ; La Locandiera (dernière).  
MONTMARTRE-ATELIER. — 20 h. 45 : Le Veau gras.  
THEATRE ANTOINE. — 20 h. 30 : L'Héritage (reprise).

**Cabarets artistiques**  
LES NOCTAMBULES. — Tous les soirs, à 21 heures, les « As » de la chanson : Xavier Privas, Vincent Hyspa, Jack Cazol, Noël-Noël, Paul Grollé, Raymond Bartel, Eugene Rossi, Augustin Martin.  
« Chambre à louer », revue — Dimanches et fêtes, malinées à 15 heures.  
LE GRENIER DE GRINGOIRE (6, rue des Abbesses) — A 21 heures Charles d'Avray et les chansonniers : Dranno Brubach, Geo Robert, Loralé, Mmes Jane Marsan, Line de Tarbes. Spectacle d'art et d'éducation.  
LE PERCHOIR. — 21 heures : Grand spectacle montmartrois-juif, avec Jean Bastia et ses chansonniers.  
LE GRILLON (43, boulevard Saint-Michel. — 21 heures : Les chansonniers Jean Reux, de Soutter, Remington, Surgères Alex. H. Dumont, G. Druzius, Floullou et la divette Kady Teissier.  
« Dis qu'il s'est tort ! », revue.  
LA VACHE ENRAGEE (4 place Constantin Pecqueur. — 20 h. 30 : Veillée d'art : Maurice Hallé et les chansonniers.  
LA CHAUMIERE. — 21 heures : Spectacle varié.



# A travers le Monde En lisant les autres...

## CE QUI SE PASSE

« Le programme de la Chambre des communes comporte cette semaine la discussion du budget. M. Baldwin demandera au gouvernement de fixer une date pour la discussion du point le plus controversé du budget Snowden, qui est l'abolition des droits Mac Kenna à partir du 1er août. On dit que les collègues de M. Mac Kenna ne sont pas tous d'accord sur cette question. Deux d'entre eux auraient demandé une enquête sur les effets probables de l'abolition des droits en question sur les industries intéressées et sur le chômage. Trois députés travaillistes, MM. Purcell, Compton et Windsor, vont déposer demain un amendement proposant le maintien des tarifs Mac Kenna pendant une année de plus.

« Les discours prononcés comme d'habitude, le dimanche en diverses localités par les représentants du Labour Party n'ont pas ménagé le parti libéral. Les travaillistes déclarent ouvertement qu'ils vont l'exterminer. Ils déclarent formellement qu'il existe un accord quelconque tacite ou explicite entre « Lib » et « Lab » dans les circonscriptions à trois candidats.

« Les libéraux continuent d'étudier la position singulière et humiliante dans laquelle ils se sont placés en faisant tomber les conservateurs et en mettant le Labour Party sur le pavé. Tout en poursuivant une campagne de dénigrement contre le gouvernement de M. MacDonald, ils ne peuvent s'empêcher de le soutenir en ce moment, à cause du budget. En outre, tout projet de campagne antisocialiste analogue à ceux que M. Lloyd George a plusieurs fois esquissés se heurte aux tendances de l'aile gauche du libéralisme qui sont franchement en faveur du Labour Party.

« Les marchandes électorales se résolvent toujours par des déconvenues cuisantes. Tracasseries, camouflages, chantages : tout ce qui constituait une application du principe du suffrage universel est repoussé.

« Les travaillistes anglais s'y sont déshonorés, comme se déshonoreraient demain les socialistes français en collaborant au gouvernement du bloc des gauches.

« Le secrétaire d'Etat aux colonies, M. J. H. Thomas, dans un discours prononcé hier à Derby, a fait allusion aux entretiens anglo-belges.

« Les conversations aux Chequers ont été conduites par des hommes animés de bonne volonté au lieu de haine et d'amertume, et ont été d'une importance capitale, a dit M. Thomas. M. MacDonald ne cherche pas le triomphe d'un parti, mais il aide l'Europe à se ressaisir, et il a droit à la collaboration de tous ceux qui méritent le nom de Britanniques.

« Oui, MacDonald défend l'honneur britannique, il soutient aux colonies la politique impérialiste des lords de l'Amirauté, il soutient à l'étranger la prétention nationaliste d'être l'arbitre de la situation.

« Et plus le fiasco approche, plus il montre de superbe. Le drapeau rouge du travaillisme fera comme le drapeau royal : il se roulera par le sang des ouvriers qu'il fera tuer pour défendre le capital.

L. R.

## RUSSIE

### 21 CONDAMNATIONS A MORT

Moscou, 5 mai. — Le tribunal de Blagovestchik (Sibérie) a condamné à la peine de mort 21 personnes accusées d'avoir participé à la rébellion du mois de janvier dernier. — (Radio.)

## ÉTATS-UNIS

### LE TOUR DU MONDE DES AVIATEURS AMÉRICAINS

Washington, 5 mai. — Les fonctionnaires du ministère de la guerre espèrent que les trois aviateurs américains arriveront au Japon vers le milieu de la semaine prochaine et pensent qu'ils toucheront Chicago dès mardi soir. Après quelques treflets préparatifs, ils entreprendront leur vol vers la côte asiatique pour atteindre successivement Yokohama, Osaka et Nagasaki.

Les aviateurs américains quitteront probablement le Japon vers le milieu de juin pour se rendre en Chine.

D'autre part, on n'a aucune nouvelle du sort du major Martin et de son mécanicien.

## Œuvre internationale des Editions anarchistes

### AUX ANARCHISTES DE TOUS LES PAYS

L'Anarchisme est essentiellement international.

Toute manifestation de propagande anarchiste : par la parole, par l'écrit, par l'action, devrait donc avoir un retentissement mondial et une portée universelle.

Dans la pratique il n'en est pas ainsi, et il en résulte que les Anarchistes ne sont au courant que du mouvement et de l'action anarchistes dans le pays qu'ils habitent et qu'ils sont peu, mal, ou même pas du tout renseignés sur ce qui se passe dans les autres pays.

Une des raisons qui causent ce regrettable état de choses, et ce n'est pas la moindre, c'est la diversité des langues.

La littérature anarchiste est déjà abondante, elle est appelée à prendre une importance de plus en plus considérable dans le mouvement philosophique et social qui prépare une société de Justice, de Bien-être et de Liberté.

Par malheur, le journal, la brochure, le livre, écrits en telle langue, ne sont profitables qu'à ceux qui comprennent cette langue, et fut-il un chef-d'œuvre de clarté, de logique et de profondeur, tel volume écrit en telle langue : français, italien, espagnol, russe, anglais, allemand, etc., ne peut éduquer que ceux qui lisent cette langue.

Il y a là, c'est évident, une très fâcheuse lacune qu'il est indispensable et urgent de combler.

Un groupe de militants anarchistes a pris la résolution de combler cette lacune, par la fondation d'une œuvre spéciale qui prend pour titre : *Œuvre Internationale des Editions Anarchistes*.

Cette œuvre se propose :

- 1° D'édition dans les langues où elles n'ont pas encore été traduites, des œuvres déjà parues ;
- 2° D'assurer l'édition en plusieurs langues, des œuvres à paraître ;
- 3° De répandre partout les ouvrages : livres, brochures, manifestes, imprimés de toute nature intéressant la propagande mondiale ;
- 4° De rassembler et de classer avec méthode sur une place d'ensemble tous les écrits et les faits ayant un caractère et un but de propagande anarchiste, de manière à former une sorte d'encyclopédie anarchiste de la plus haute utilité.

Chers Camarades,

Ce manifeste a pour but de porter à la connaissance des Anarchistes de tous les pays la bonne nouvelle de la création de cet organisme de propagande internationale.

La première manifestation d'existence consiste à adresser son salut fraternel aux compagnons de partout, et à leur demander de se mettre en rapport avec le groupe fondateur afin que, dans le plus bref délai, soient établies entre ce groupe et les Anarchistes de toutes langues, des relations qui, par la suite, devront être de plus en plus régulières et étroites.

Italie : Hugo Treni, Auro Darcola, Virgilio Gozzoli.

Espagne : Leandro Olmedo, Juan Bueno.

Pologne : Walecki Jan.

Bulgarie : Iacif.

France : Sébastien Faure, Férandel.

Langues vivres : Schönlin.

Russie : Sasha Peter.

Adresser toute la correspondance à Férandel, rue du Repos, 14, Paris (20<sup>e</sup>).

### Pour Bonomini

Un Admirateur, 3 fr.; Liste 40 : Bovani Mello 9 fr. 85 ; Liste 170 : Tonnat Angelo Yonne 28 fr.; Johan Lavace, 5 fr.; Groupe des Amis du « Libérateur » de Nice 51 fr.; Guido Rusconi, Zurich 100 fr.; Liste 34 : Pent J.-B. 45 fr. 75; Liste 26 : Angelo Verdun 40 fr.; Gonano 5 fr.; Pietro Torino de Genève 30 francs suisses (soit 74 fr. 40); Tarozzi, Reims 163 fr.; Luiz Ficar, Pontarlier, 90 fr.; Pasquale Sipione, Philadelphie, 800 fr.; Liste 17 : Nom illisible (orange) 25 fr.; Millo l'Italien 2 fr. 50; Liste 77 : Botto Brass Phillipburg 2 dollars; Groupe d'Abeken (Etats-Unis), 4 dollars.

Total, 1.442 fr. 50, 6 dollars. Listes précédentes, 3.575 fr. 30. Reçu à ce jour, 7.019 fr. 30 et 6 dollars.

## La vie et l'amitié

Dans *Paris-Soir*, Roger Dévigne nous entretient de la vie et de l'amitié à Paris :

« On ne peut pas toujours « faire » (comme disent les Américains) de l'argent, de la politique, de l'ambition. Quand l'homme, gâté de travail, redresse la tête, regarde plus haut que la ruée géométrique de ses jours passés et de ses jours à venir, il songe, parfois, que ce n'est rien de vivre s'il n'y a pas en nous et près de nous, quelque chose qui donne du prix, de la qualité, de la saveur à notre vie.

Quelle chose qui nous enveloppe, nous baigne de son tendre et tiède rayonnement, qui transforme, comme par magie, la plus banale des nos heures, la plus terne de nos causeries... Quelque chose qui fasse, soudain, de nous, des êtres précieux, débordants, heureux...

Et Roger Dévigne nous parle de l'amitié, ce sentiment si rare qui disparaît :

Paris, le Paris de 1924, le Paris des autobus, des taxis, des téléphones, de la vie aigre et de tout le tremblement est en train de tuer « l'amitié », que ne saurait remplacer son « ersatz » et succédané : « la camaraderie ».

Car l'amitié, pour croître et fleurir, a besoin de loisir et de paix. Elle a besoin d'un cadre. Sinon les bords de l'Elbe aux arbres frémissements de cigales, du mal de mai de province, les remparts de vieille ville, en ces soirs de grâce où les jardins des Hypothèques et de la Trésorerie sentent le lilas d'Espagne et le seringat.

Il faut que la nature des choses participe à cet état d'euphorie qui est celui des conversations entre vrais amis.

Tout prend alors cette qualité qu'une ivresse modérée et choisie donne à nos sensations et à nos pensées.

En attendant, je salue comme un phénomène humain, archaïque, déplacé, intempestif, l'amitié, l'amitié divine, fleur et lysisme de la vie. Un jour, le dur bruit de Paris ne percera plus nos oreilles pleines de terre. Et nous aurons, en arrière notre convoi, des parents, des clients et des camarades. Mais nous n'aurons pas eu le temps de goûter, d'épuiser la haute volupté « d'être un homme ». Le progrès mécanique, que nous avons créé et qui nous a dans nos grandes villes, comme il rend impossible les grandes vertus, qui sont : la solitude, la tendresse et l'esprit révolutionnaire...

Mais ceci est une autre histoire.

## Albert Londres à Biribi

Le *Petit Parisien* continue la publication des révélations d'Albert Londres. Voici un exemple qui montrera comment on rend la justice à Biribi :

C'était en Algérie, dans un détachement de Douéra. Cinq détenus sont commandés de corvée. Ils partent accompagnés d'un traillieur. — Bonne affaire ! pensent deux des hommes. Un traillieur pour cinq ! Il ne pourra veiller à tout !

Choisissant leur moment, les deux hommes s'évadent.

Le traillieur se retourne, compte sa corvée ; il ne voit plus que trois clients.

Il voit aussi sa faute, et qu'il a mal rempli sa mission, et qu'il sera puni, et qu'on ne le considérera plus comme un bon « traillieur ». Comment sortir de ce cas ? Il a trouvé. Trois hommes restent, il va les tuer. Il dira : « Tous ont voulu partir, je n'ai pu en tuer que trois. » Il épaula : il en tue un, il en tue deux. Le troisième, Daniel, a le temps de dévaler. Il se jette dans un orme. Le traillieur tire... Manqué ! Daniel a disparu.

Le traillieur rentre au camp.

En bien ! Et les hommes ? demande le chef.

— Tous partis ! droite, gauche, droite. Moi avoir tiré, moi avoir tué deux seulement.

Sale affaire ! Le chef de camp avait commis une faute en ne faisant pas accompagner sa corvée de deux traillieurs « au moins ».

Il faut inventer tout de suite un second traillieur : le chef s'écroule au milieu d'idées.

— Toi bien comprendre, toi avoir été avec corvée, toi avoir tiré comme ton camarade parce que « pénitenciers » voulaient étrangler toi et s'évader, toi bien comprendre ?

— Moi bien comprendre.

Le chef de détachement fait son rapport.

Entre temps, on avait été chercher les deux cadavres.

Le lendemain, le général commandant la division d'Alger débarque au camp.

Le général peut venir, « on » est prêt.

— Comment la chose s'est-elle passée ?

— Mon général, j'envoie cinq hommes en corvée, deux traillieurs les accompagnent. A un endroit propice, les cinq hommes se jettent sur les traillieurs, ils croient les avoir réduits à l'impuissance et s'évadent, mais les traillieurs n'ont pas perdu leur sang-froid, ils tirent. Vous savez le reste.

On fait comparaître les deux héros.

— « Pénitenciers » vouloir tomber sur nous, « pénitenciers » s'évader, nous plus forts, nous tirer.

— Mon général, dit le chef de détachement, ces deux hommes se sont distingués, ils ont fait preuve de présence d'esprit, il faudrait les récompenser.

— L'enquête ne peut pas être poussée plus avant : pas de témoins que les deux cadavres.

Alors le général donne vingt francs de gratification à chacun des traillieurs et les nomme de première classe.

Plus tard, la combinaison est découverte, une enquête est ordonnée, mais pour la galerie : car personne n'est inquiété.

Espérons que ces points sur les i ouvriront les yeux aux indifférents qui lisent le *Petit Parisien*.

## Le Sport

Dans *l'Intransigeant*, M. René Lehmann parle de la sport et s'en affirme le défenseur. Il écrit :

Je laisse de côté l'attaque sur l'alcoolisme. Un vrai sportif boit modérément. Les sportifs de cabarets sont pareils aux stratèges en chambre : ils usurpent leur qualité. Les choses de l'esprit ? Les sportifs appartiennent à toutes les conditions sociales. Ne demandez pas aux apprentis ou aux petits employés de lire Claudel ou Verhaeren, à moins qu'ils ne soient férus de littérature. Les ingénieurs, les étudiants, les fonctionnaires, les commerçants, les employés qui font du sport ont la culture de leur milieu et de leur choix. Cessez d'opposer bêtement — je vous demande pardon — les choses du sport aux choses de l'esprit.

Le grand rêve qui m'a toujours hanté, c'est qu'on accorde la même importance, dans les programmes d'éducation, à la culture physique et à la culture intellectuelle, comme on le fait dans les pays du Nord et chez les Anglo-Saxons.

Il y a du vrai, dans ce que dit M. Lehmann, et le sport doit être pratiqué rationnellement et régulièrement. Mais il faudrait avant tout supprimer le sport-métier, qui fait que de jeunes hommes, excellentement constitués, perdent leur temps et sont inutiles à la société.

## Pauvres députés !

Les députés sont gens bien malheureux. Ils fournissent un travail surhumain et sont payés à des salaires de famine. C'est tout au moins ce que prétend M. Félix Hautfort, dans la *Lanterne*.

M. Félix Hautfort continue :

Vous comprenez pourquoi des hommes de valeur qui eussent été de bonnes recrues pour la représentation nationale se sont obstinément refusés à courir la magnifique et décevante aventure. Ceux qui n'ont rien à perdre et comptent bien tout gagner s'offrent à tous les paris.

Le député sans fortune, incapable de traquer de son mandat, est une sorte de héros, car il se sacrifie pour ses commettants. Mais on en cite pour qui le mandat est un moyen et la politique un tremplin.

Il serait moral et socialement profitable que les élus du peuple fussent indépendants et garantis contre le risque d'échec, mais alors il faudrait augmenter leur indemnité de vie chère — et il y a tant d'« honorables » dont le plus habile mathématicien ne pourrait apprécier la valeur, même en une fraction infinitésimale...

Ces pauvres députés ! Comme ils sont à plaindre vraiment !...

## L'aviation de demain

Hier, à 20 heures, M. Emichen, sur son hélicoptère, a effectué dans les prairies d'Arbouanc, près de Valentigney, un vol en circuit fermé triangulaire d'un peu plus d'un kilomètre, contrôlé par un représentant du service technique de l'Aéronautique. La durée du circuit a été de 7' 40". L'appareil s'est maintenu pendant tout le vol à une altitude moyenne de un mètre, et a atteint parfois la hauteur de 2 m. 50 à 3 mètres. C'est le premier vol en circuit fermé dépassant le kilomètre, qu'un hélicoptère ait effectué.

L'appareil employé est celui sur lequel M. Emichen réalisa le premier vol d'hélicoptère de cinq minutes au point fixe, modifié et amélioré après ses premiers essais.

Il comporte quatre grandes hélices principales à axe vertical d'un système particulier à récupération, et pour la manœuvrabilité, cinq évolueurs : hélices à axe vertical et à pas variables permettant d'incliner et de redresser l'appareil. Ces évolueurs sont commandés par un « manche à balai » analogue à celui des avions. En outre, une hélice à pas variable à axe horizontal, permet l'orientation de l'hélicoptère. Deux hélices à axes horizontaux assurent son mouvement de translation.

L'appareil est muni d'un moteur rotatif Rhône 180 CV, sur lequel est fixé, en outre, un gyroscopie de 1.50 de diamètres, qui contribue grandement à donner une bonne stabilité.

L'hélicoptère Emichen a en outre un système d'atterrissage comprenant quatre petits ballons de cuir au centre, et des skis mous élastiquement sous les grandes hélices.

Cette performance vaudra à son auteur la prime de 90.000 francs du service technique de l'Aéronautique.

M. Emichen compte poursuivre bientôt ses essais à Issy-les-Moulineaux.

## HENRI FAURE est sorti de l'hôpital

Notre ami Henri Faure est sorti hier après-midi, à trois heures, de l'hôpital Broussais. Les canelots du roi en seront pour leurs frais, et les jours de Faure ne sont plus en danger.

Il est venu nous voir hier soir à l'imprimerie, et nous avons échangé nos impressions, ainsi que des paroles d'espoir et d'encouragement pour la lutte que nous continuons contre la clique infecte de la rue de Rome.

Malgré toutes les manœuvres et les insinuations odieuses de certains, la franche camaraderie ne cessa de régner pendant notre conversation. Nous déplorons toutefois que la balle qui s'était logée à l'épaule gauche n'ait pu être extraite, parce qu'écasée dans l'humérus, ce qui enlève à notre camarade, pour un assez long temps, l'usage du bras gauche.

Mais, malgré tout, Faure n'a pas perdu sa belle humeur, et ne consent qu'à un profond soupir de mépris pour les menaces et insanités de la bande d'apaches à Réal del Sarte.

## A TRAVERS LE PAYS

### LES PATRONS ET OUVRIERS COIFFIERS AU MINISTRE DU TRAVAIL

Les délégués des chambres syndicales patronales et ouvrières de la Coiffure de Paris se sont réunis au ministère du Travail pour prendre connaissance du texte de l'arrêt de la Cour de Cassation rendu à l'occasion d'un coiffeur poursuivi pour avoir occupé des ouvriers pendant les heures du déjeuner. Cet arrêt, dont le texte n'avait pas encore été publié, a donné lieu à des commentaires inexacts qui ont jeté la perturbation dans la corporation.

Les délégués ont été heureux de constater que contrairement à ce qui a été dit, la Cour de Cassation n'a pas admis, comme le demandait l'intéressé, que le décret qui détermine les modalités d'application de la journée de huit heures dans les salons de coiffure, fût irrégulièrement intervenu. La Cour de Cassation a cassé l'arrêt de la Cour d'appel de Paris, qui avait condamné le coiffeur dont il s'agit parce que cet arrêt n'était pas suffisamment motivé et elle a renvoyé la cause et le prévenu, pour être statué à nouveau devant la Cour d'appel d'Orléans.

Les délégués patronaux et ouvriers ont renouvelé au ministre du Travail leur désir de voir appliquer le décret tel qu'il existe, dont la légalité n'a nullement été infirmée par l'arrêt de la Cour de Cassation, contrairement aux commentaires qui en ont été donnés. — (Radio.)

### UNE COLLISION : UN MORT

Fontainebleau, 5 mai. — Dans la forêt de Fontainebleau, l'automobile de M. Jacques Lonel, ingénieur des Mines, demeurant à Paris, a renversé un sidécar monté par les époux Reiffel, 22, rue de Bagnolet à Paris. Grièvement blessé et transporté à l'hôpital de Fontainebleau, M. Reiffel a succombé peu après. Sa femme est sérieusement atteinte.

### LA SCIENCE ET LA POLITIQUE

Nous osons vivement aux habitants de Tarbes (les Tarbais) de ne pas être malades pendant la campagne électorale.

Mme Paschet, demeurant 68, rue Georges-Clemenceau, atteinte depuis lundi dernier d'un érysipèle, avait fait appel au docteur M. Paul Sempé, rue Deville. Ce docteur, trop occupé par les élections, puisqu'il se présente pour être élu, n'a pas encore trouvé le temps d'aller voir sa malade. — MABIRE.

## LEURS DIVIDENDES

### ELECTROCUTÉS

Beauvais, 6 mai. — En travaillant à réparer des lignes téléphoniques, à Honainville, trois ouvriers des P. T. T. touchèrent un fil à faible tension et furent électrocutés. Deux d'entre eux, André Aubin et Ludovic Léveque, s'en sont tirés sans grand mal. Le troisième, Robert Gaudet, 27 ans, habitant Mariselle, a été relevé dans un état grave et transporté à son domicile.

### IL TOMBE D'UN ECHAFAUDAGE

Au n° 11 de la rue Saint-Antoine, le plombier Jean Vidal, demeurant sentier du Moulin-à-Vent, à Montreuil, est tombé d'un échafaudage de 5 mètres. Il a été transporté à l'Hôtel-Dieu, avec une fracture de la jambe gauche.

FEUILLETON DU LIBÉRAIRE DU 6 MAI 1924. — N° 27.

# FUMÉE

par Yvan TOURGUENIEFF

## CHAPITRE XIV

Au piano était installé le diamant brut qui agaçait tant Polouguine : d'une main distraite il frappait des accords en regardant négligemment autour de lui.

Irène était sur un divan, entre le prince Coco et madame X..., ex-beauté : ex-femme d'esprit, aussi dévote que méchante ; mais l'huile de sa cravate avait délavé le vieux venin.

En voyant Litvinof, Irène rougit, se leva et, lorsqu'il s'approcha, lui serra vivement la main.

Elle avait une robe de crêpe noir, avec d'imperceptibles ornements en or, qui faisaient ressortir encore davantage son teint d'une blancheur mate : son visage respirait le triomphe de la beauté, et elle n'était pas seulement belle : une joie secrète, presque railleuse, brillait dans ses yeux à demi fermés et courait autour de ses lèvres et de ses narines.

Ratirof s'approcha de Litvinof et, après avoir échangé avec lui quelques paroles banales, qui n'étaient pas empreintes de son enjouement habituel, il le présenta à plusieurs dames : à la vieille ruine, à la reine des guêpes, à la comtesse Lise.

Elles l'accueillirent avec assez de bienveillance.

Litvinof n'appartenait pas à leur cercle, mais il n'était pas mal : ses traits expressifs et sa jeunesse attirèrent leur attention.

Il ne sut pas profiter de cette bonne disposition ; il était déshabitué du monde, il ne se sentait pas à l'aise et de plus il était gêné par le regard persistant du gros général.

— Ah ! pékin ! libre-penseur ! semblait lui dire ce lourd regard, le voilà donc faufilet chez nous ! Faut-il te donner la main à baiser !

Irène vint au secours de Litvinof.

Elle s'arrangea si adroitement qu'il se trouva casé dans un petit coin, auprès de la porte, un peu derrière elle.

Chaque fois qu'elle lui adressait la parole, elle était obligée de se retourner, et chaque fois il était ébloui par les souples contours de son cou, enivré par le parfum de sa chevelure.

L'expression d'une reconnaissance profonde et calme n'abandonnait pas le visage d'Irène ; il ne pouvait pas s'y méprendre ; oui, c'était de la reconnaissance et il se sentait frémir de bonheur et de joie.

Irène semblait continuellement vouloir lui dire :

— Eh bien ! comment les trouvez-vous ? Litvinof croyait surtout entendre cette interrogation lorsqu'un des assistants disait

ou commettait quelque sottise, ce qui arrivait plus d'une fois dans le courant de la soirée.

Une fois elle n'y tint pas et éclata de rire.

Très superstitieuse et portée au merveilleux, la comtesse Lise, après avoir épuisé avec le spiritiste albinos la conversation sur Home, finit par lui demander s'il existait des animaux sensibles au magnétisme.

— Il en existe au moins un, s'écria du bout du salon le prince Coco. Vous connaissez Milvanosky ? On l'endormit devant moi, et en une seconde il ronfla... hi ! hi !

— Vous êtes très méchant, mon prince, je parle des véritables animaux, je parle des bêtes.

— Mais moi aussi, madame, je parle d'une bête...

— Il y en a, déclara le spiritiste ; par exemple, les écrivains ; elles sont très nerveuses, et tombent facilement en catalepsie.

La comtesse montra un grand étonnement.

— Comment ! les écrivains ! est-ce possible ? Ah ! c'est extrêmement curieux ! je voudrais bien voir cela, Monsieur Loujine, ajouta-t-elle en se tournant vers un jeune homme qui avait une figure de cire comme une poupée, et portait des cols durs comme du marbre (il était très fier d'avoir humecté ses cols à la poussière des caractères du Niagara et du Nil, mais ne se souvenait de rien autre de tous ses voyages), monsieur Loujine, soyez assez aimable pour nous procurer une écrivaine.

M. Loujine s'inclina.

— Faut-il l'apporter vivante ou vivement ?

La comtesse ne comprit pas.

— Mais oui, une écrivaine, répéta-t-elle ; une écrivaine.

— Qu'est-ce que c'est ? une écrivaine ? demanda sévèrement la comtesse Ch...

L'absence de M. Verdier l'irritait : elle ne pouvait comprendre pourquoi Irène n'avait pas engagé le plus délicieux des Français.

La vieille ruine, qui ne comprenait rien depuis longtemps (elle avait en outre l'avantage d'être sourde), branla aussi la tête d'un air désapprobateur.

— Oui, oui, vous allez voir, Monsieur Loujine, je vous prie...

Le jeune voyageur salua, sortit et ne tarda pas à rentrer suivi d'un garçon qui, s'efforçant de ne pas rire, portait dans un plat une énorme écrivaine.

— Voici, madame, s'écria Loujine ; on peut maintenant procéder à « l'opération du cancer ». Ha ! ha ! ha ! (Les Russes sont toujours les premiers à rire de leurs saillies.)

— Hi ! hi ! hi ! crut devoir faire le prince Coco, en qualité de patriote et de protecteur des produits indigènes.

Nous prions ici le lecteur de nous excuser : qui peut répondre qu'assis dans un fauteuil du théâtre Alexandra et saisi par son atmosphère, qui peut répondre de n'avoir pas applaudi un pire calembour ?

— Merci ! merci ! dit la comtesse. Alons, allons, monsieur Fox, mentrez-nous ça.

Le garçon posa le plat sur une table ronde.

Une certaine agitation se fit dans le salon : les cous s'allongèrent ; seuls les généraux, à la table de jeu, conservèrent leur solennelle impassibilité.

Le spiritiste ébouriffa ses cheveux, trôna les sourcils, et, s'approchant de la table,

commença à promener ses mains en l'air : l'écrivaine s'agitait, recula et souleva ses pinceaux. Le spiritiste redoubla ses mouvements, l'écrivaine continua les siens.

Mais que doit-elle donc faire ? demanda la comtesse.

— Elle doit rester immobile et se dresser sur sa queue, répondit avec un accent américain M. Fox en agitant conv



# L'Action et la Pensée des Travailleurs

## APRÈS LE PREMIER MAI

La politique l'emporte sur le syndicalisme  
Le politicien l'emporte sur le syndicaliste

Le *Quotidien*, journal reflétant les opinions moyennes du pays, confond dans une même signification « le Premier Mai et le 11 mai ». Est-ce tout l'enseignement que nous devons en tirer ?

Ce même journal, après avoir constaté qu'il n'y a pas eu de « journée », affirme que « jamais le prolétariat n'avait montré plus de sagesse... ni plus d'esprit politique ».

« Ce n'est pas, ajoute-t-il, que le Premier Mai ait perdu son double sens et ne soit plus pour lui qu'une fête. Il reste aussi une protestation ».

« Au surplus, la protestation, c'est le 11 mai qu'elle aura lieu, et elle sera assez haute pour que tout le monde l'entende ».

Le Premier Mai ! Le 11 mai 1924 ! Si ces deux dates ne sont pas un symbole, elles définissent du moins toute la psychologie populaire et ouvrière du moment.

Les faits donnent-ils raison au *Quotidien* ? D'autre part, l'*Humanité*, organe officiel du Parti Communiste, constate le caractère pacifique de ce Premier Mai.

« Premier Mai tranquille... Premier Mai bien calme », dit-elle.

Ainsi ces deux journaux, avant sous leur rayon d'influence chacun un C. G. T., s'accordent pour dire que le Premier Mai fut un jour de sagesse, de tranquillité et de calme pour le prolétariat.

La classe bourgeoise peut donc être rassurée ?... Elle n'a plus besoin d'avoir peur, alors ?

Nous sommes loin de ces Premier Mai où les bourgeois, à l'approche de ce jour, filaient à l'anglaise hors de la capitale ou cherchaient abri dans les caves. C'était l'époque où le syndicalisme avait la parole et où il occupait la première place dans l'action.

Aujourd'hui, la parole est aux Partis ! C'est eux qui sont au premier plan des préoccupations électorales.

Toutes les démagogies politiques se coalisent contre le syndicalisme et se dressent face à lui pour lui imposer silence. Et le syndicalisme se tait !

\*\*\*

Premier Mai monotone, tranquille et calme, en effet ! Les ouvriers tranquillement venaient faire pointer leur carte aux lieux indiqués et s'en revenaient du même air tranquille.

Les premiers Premier Mai furent tragiques dans le monde. C'est ce qui en fait garder la tradition et, par là, qu'ils furent transmis à l'histoire.

Sa première notion fut une notion de revendication et de protestation, donc une notion de lutte syndicale et sociale.

Alors, le Premier Mai symbolisait les espérances du prolétariat dans le renouveau social et sa volonté de lutte et d'action pour son affranchissement.

Aujourd'hui, une notion de paix sociale semble vouloir se substituer à la première. Les Premier Mai prennent un caractère festif et champêtre.

On ne repend que plus, on ne lutte plus, on festoie.

Quoi d'étonnant alors si l'action des Partis prend le pas sur celle des Syndicats ? L'action des Partis est plus facile et moins dangereuse. Elle se fait par voie indirecte et se déroule dans le cadre légal et démocratique.

Elle expose moins les individus, parce qu'elle compromet moins les intérêts de la bourgeoisie.

\*\*\*

La C. G. T. de la rue Lafayette convia ses adhérents au grand festival qu'elle organisait au Trocadéro pour fêter le Premier Mai. La C. G. T. de la rue de la Grange-aux-Belles organisa onze meetings.

La Grange-aux-Belles réformiste, ici la démagogie révolutionnaire. Mais ni là ni ici ne vibra le syndicalisme de classe qui personnifie le prolétariat et symbolise la révolution sociale.

La C. G. T. ancienne groupa au Trocadéro environ 3.000 assistants.

Combien la C. G. T. U. en attirait-elle dans ses meetings ? Mettons en tout 40.000 ? Chiffre exagéré sans doute ! Mais même si ce chiffre a été atteint ou dépassé sensiblement, représente-t-il une réelle puissance ? Je ne le pense pas.

Ce qu'il y a de frappant, c'est que toutes les questions qui forment les cahiers de revendications de l'heure sont placées sous les auspices des Partis et du suffrage universel.

La C. G. T. de la rue Lafayette compte sur les élections pour le succès de son « programme minimum » et, patronant le cartel des gauches, a remis tous ses espoirs en lui.

La C. G. T. U. compte aussi sur la campagne électorale et, soutenant la cause du Parti communiste, dont elle est devenue la filiale, n'a d'autre espoir qu'en lui pour faire triompher son programme révolutionnaire.

Cela veut dire que les deux C. G. T. comptent plus sur leur action propre et le gouvernement que sur leur action propre.

Sans doute, chacune d'elles a le soin de nous dire, par la voix de ses leaders principaux, qu'elles n'accroissent pas plus que cela de valeur au bulletin de vote. Mais ils s'en réclament tout de même et lui font confiance, du moins en la circonstance. C'est là le point essentiel.

Eh bien, c'est là que réside le point sensible de la confusion où se débat le syndicalisme en cette période. Les deux C. G. T. confondent la démocratie bourgeoise avec le syndicalisme, l'action électorale et parlementaire avec l'action directe.

Jouhaux, devenu social démocrate, veut concilier les antagonismes sociaux en associant la bourgeoisie et le prolétariat avec l'Etat, pour une exploitation commune et une gestion commune des biens capitalistes devenus publics.

Pour cela, il suffit d'ajouter à la législation bourgeoise quelques réformes et quelques lois appropriées. Le système ainsi réformé fonctionnera normalement dans « l'intérêt général ».

Pour cela il faut être la majorité dans le

pays et le Parlement. Pour le devenir utilisent les suffrages des électeurs et les élections.

Monmousseau, expression du Parti communiste, non moins social-démocrate que Jouhaux, veut supprimer les antagonismes sociaux en s'emparant des pouvoirs politiques de l'Etat, en instituant la dictature impersonnelle du prolétariat et en décrétant la transformation sociale.

Pour s'emparer des pouvoirs politiques de l'Etat, il faut utiliser aussi bien l'action électorale que l'insurrection, les élections que le coup d'Etat.

Nous retrouvons là les anciennes idéologies du socialisme traditionnel et les vieux dogmes de l'ancien parti socialiste international.

Quand on pense que le syndicalisme avait réagi contre ces vieilles idéologies et secoué ces vieux dogmes en instituant sa charte d'indépendance et d'unité confédérale, à la face des partis et des sectes, on peut se rendre compte du recul des idées ouvrières et de la déviation marquante du mouvement ouvrier.

Nous pouvons dire que Jouhaux et Monmousseau ont réalisé l'unité idéologique dans les buts du socialisme traditionnel, tout en restant irréductiblement divisés dans les moyens.

\*\*\*

Par un grand détour en arrière, ils reviennent aux anciennes croyances des partis. Ils se rallient à l'idéologie bourgeoise, puisque sans supprimer le système politique et social ils veulent nous y incorporer en s'adaptant par quelques réformes et quelques rajustements légers.

Ils veulent s'emparer du mécanisme de l'Etat bourgeois et, sans rien y modifier, le faire fonctionner au profit du prolétariat, de la même façon et par les mêmes procédés qu'il fonctionnait au profit de la bourgeoisie.

Soit ! Mais qui fera cette opération ? Les mêmes partis et les mêmes hommes qui existaient avant la guerre, avec leurs mêmes idéologies et leurs mêmes dogmes ! Car à travers les discours et les écrits de tous ceux qui se réclament... des suffrages, en ce mai 1924, nous découvrons toutes les vieilles idéologies d'avant-guerre, qui ont eu, toutes sans exception, la guerre comme aboutissant.

Comment espérer de ces mêmes partis et de ces mêmes hommes qu'ils apportent le moindre remède à la crise actuelle, puisque ce sont eux qui l'ont préparée et provoquée ?

Cela seul devrait nous faire comprendre toute l'immoralité de l'action des partis et toute la moralité du syndicalisme.

Mais le syndicalisme ne vaut que par l'action.

C'est à elle qu'il faut revenir et le Premier Mai prochain devra être un jour de lutte et d'action.

G. VERDIER.

### La tradition

Les manifestations du Premier Mai sont fort anciennes. Avec le temps, la célébration du retour aux beaux jours s'est sans cesse modifiée.

Les vieilles coutumes se conservent encore à la campagne. Les amoureux apportent sous les fenêtres de leurs fiancées des branches d'arbre cueillies dans les bois, appelées « mayes » et qui ont un sens symbolique.

Le lilas, le bouleau, le lierre sont des marques de tendresse, de fidélité, d'attachement. L'aubépine est une indication de rupture impolie, car elle dénonce le caractère comme difficile, pointu à la façon d'une épine. La branche de sureau veut dire que la personne visée a « les bras creux » et déteste le travail. La suprême injure est la piquette ; sa couleur jaune signifie indignité ou trahison.

La manifestation ouvrière du Premier Mai se rattache aux traditions. En cette époque printanière, la sève populaire est en fermentation et le renouveau de la nature agit sur le corps social. Le Premier Mai a un sens symbolique, le prolétariat se présente devant le patronat et lui présente l'aubépine et le sureau ; aux inconscients il jette la piquette. A lui, lui fait l'églantine rouge, signe de révolte consciente.

### Dans les T. C. R. P.

Comme nous l'avions indiqué, un certain nombre d'agents ont repris leur service. Le Bureau du Syndicat général du personnel des T. C. R. P. a accompli une nouvelle démarche, hier après-midi, auprès du directeur du personnel en vue de connaître les intentions de la Société en ce qui concerne ceux des agents qui n'ont pas encore pu reprendre leur travail.

Il lui a été répondu que de nouvelles propositions seraient soumises à la Direction générale de la Société.

A cet effet, il appartient aux agents intéressés de se rendre ce soir à leur dépôt afin de s'assurer s'ils sont portés de service pour demain mercredi.

La délégation, après avoir fait observer qu'aucun incident n'était de nature à incriminer le personnel qui a été chôme, a insisté à nouveau pour que tous les agents soient remis en service dans le délai le plus court.

Le Secrétaire général : E. JACCOUD.

### A Montceau-les-Mines

Un immense cortège de plus de quatre mille chômeurs a parcouru les principales artères de la ville, précédé des musiques et des drapeaux rouges.

Le chômage a été général chez les mineurs, dans le bâtiment et la métallurgie. La dislocation se fit à la Bourse du Travail, où a eu lieu une conférence.

La grande salle fut envahie. Tous les travailleurs étaient présents. Les unitaires ayant tenu à participer au meeting, après un accord, il fut décidé de former le bureau

avec les camarades des organisations des deux C. G. T.

Douhéret, des mineurs C. G. T., fut désigné comme président, et Merle, C. G. T. U., secrétaire.

Joly, secrétaire de l'Union départementale de Saône-et-Loire, développa le programme de la C. G. T., ainsi que Constant, de la Fédération du Bâtiment.

Boin, des unitaires, protesta contre l'occupation de la Ruhr, et tous les emprisonnements injustifiés, ainsi que contre les impôts susceptibles de créer des charges trop lourdes à supporter pour la classe ouvrière.

Après entente avec les orateurs, un ordre du jour fut voté à l'unanimité.

### Les grèves

**Bronze parisien.** — Les grévistes entreprennent leur 8<sup>e</sup> semaine de grève et sont toujours animés de l'esprit de lutte. Les patrons, malgré toutes leurs manœuvres et menaces, savent que nos camarades quitteront plutôt le métier que de céder.

Chaque jour les grévistes se placent dans des métiers à côté et viennent, par leur solidarité, nous aider à tenir le coup.

Quand nos exploitateurs en auront assez, ils nous le diront.

**Cousin-Main de Paris.** — La journée de lundi a été fructueuse en signatures.

Il est rappelé aux camarades travaillant dans les maisons suivantes : Galoyer, Albertin Thomaneck, Barclay, Yoncosco, Ackermann, Armand Vaginay, Delbos, de se présenter Bourse du travail, bureau 18, 1<sup>er</sup> étage, à 9 heures du matin, pour décision à prendre afin de présenter le tarif avec un délégué du syndicat.

**Ameublement Parisien.** — Les travailleurs en grève de l'Ameublement répondant en nombre imposant à l'appel lancé par la Commission du Congrès, se sont réunis hier à 9 heures du matin, à l'« Artistie Cinéma ».

Confirment les décisions précédentes, ils condamnent les basses manœuvres patronales. Ils tiennent compte des procédés employés par certains patrons d'une Chambre syndicale patronale qui accepte les revendications qui lui ont été soumises par son personnel et qui met, en demeure, les autres patrons de les refuser à leurs curiers.

Ceci est un avertissement pour les patrons qui sont prêts à accorder satisfaction et qui s'y refusent, craignant les représailles des chambres patronales.

Tenant compte de ces faits, s'engagent à continuer la lutte jusqu'à complète satisfaction.

Les travailleurs italiens réunis, dans l'après-midi, après avoir entendu l'exposé de la situation se déclarent solidaires des décisions prises au cours du meeting de la matinée.

Réunions du mardi 6 mai : Maisons Maple et Nelson, à 14 h., 172, rue Legendre.

Pour les autres maisons en grève, aux lieux et heures habituels.

**Tourneurs sur bois.** — A l'entrée de la troisième semaine de grève, les grévistes se sont trouvés aussi nombreux à la réunion d'hier matin : aucune défection n'a été signalée. Consultés maison par maison ils ont manifesté la même volonté de continuer le mouvement jusqu'à complète satisfaction.

Les camarades qui ont repris le travail, après avoir obtenu gain de cause, ont répondu généreusement à l'appel de solidarité qui a été lancé.

De plus le syndicat a enregistré un nombre important d'adhésions nouvelles.

### Dans le S. U. B.

**Plochers-Poseurs.** — Dimanche eut lieu une belle réunion de la corporation. Cette assemblée marquera une date pour les « Grosses Bottes » à cause de l'activité qui s'est manifestée et de l'esprit revendicatif général dans toutes les maisons et les dépôts.

Le regroupement syndical commencé l'an dernier a donné d'excellents résultats et c'est une corporation qui, aujourd'hui, se sent les coudes et est prête à l'action quand elle en jugera le moment propice et selon les méthodes qu'elle décidera.

Si les corporants veulent parfaire ce bon travail, en apportant leurs efforts particuliers pour une bonne harmonie de l'action générale de la section, cette corporation aura toute possibilité d'obtenir bientôt ses revendications, soit le cahier de la 13<sup>e</sup> Région.

**Travailleurs de la Voirie.** — La réunion des gars de la voirie eut lieu dimanche et la grande salle des Conférences à la Bourse était pleine. Les paveurs et aides sont bien résolus à faire toute l'action nécessaire vis-à-vis d'un patronat sans vergogne. Eux qui subissent toutes les intempéries et en revanche connaissent des salaires de famine en ont assez ; aussi veulent-ils bloquer leurs efforts pour défendre leur droit à la vie et faire rendre gorge à leurs patrons.

Pas un camarade maintenant ne doit travailler dans la région à moins de 4 francs de l'heure et 3 fr. 75 pour les aides et les dresseurs. Pour cela ils sont décidés à faire l'action qui s'impose pour leur intérêt. A l'issue de la réunion, ils ont voté l'ordre du jour suivant :

« Les camarades paveurs, aides et similaires, réunis à la Bourse du travail, après avoir entendu les camarades Boudoux et Lelour, s'engagent à faire toute l'action autour d'eux pour faire aboutir leur cahier de revendications et à supprimer tout ténacité sous quelque forme qu'il soit ».

« Ils veulent au mépris public le mercantilisme patronal, et font confiance à leurs militants ; ils se donnent rendez-vous pour la nouvelle assemblée qui aura lieu le 1<sup>er</sup> juin à la Bourse du travail et lèvent la séance aux cris de : Vive le S. U. B. ! Vive le Syndicalisme ! A bas le patronat ! »

A noter que la maison Plantiveau, à la suite de l'action menée a accordé 0 fr. 50 d'augmentation horaire.

Le nouveau conseil se réunira jeudi, à 17 h., 30, au siège.

### Dans la coopération

#### A LA « FAMILLE NOUVELLE »

La « F. N. » sous-loue un atelier rue Gide à Levallois, à un déditant.

L'administrateur déchu Guillon a appelé le cabaretier devant le juge de paix de Levallois pour « entraves de jouissance » et lui réclame 2.000 francs de dommages-intérêts.

Ce à quoi, le défendeur répondit avec humour : « En quoi ai-je entravé M. Guillon dans la jouissance ? Peut-il établir que je l'ai empêché de jouir ? Voici le bail : je dois une entrée par devant, je n'ai pas à lui permettre de s'introduire par derrière ! Et puis, moi, je ne sais pas ce qui s'est passé à l'assemblée, d'ailleurs cela ne me regarde pas. M. Guillon était administrateur hier. Un autre se présente aujourd'hui. Quel est le légitime. Que les sociétaires s'arrangent entre eux et ne me mêlent pas à leurs disputes ! »

Guillon, tout interloqué, ne retrouva ses sens que chez l'huissier à qui il commanda une citation pour demain mercredi.

Aujourd'hui mardi, tous les gérants sont convoqués à 17 heures chez le juge d'instruction Girard, à la requête des rigoles du communiste intégral Henriot, Guillon, Payré, etc.

Ces messieurs, ayant été battus trois fois au Cercle et deux fois à l'Assemblée générale, espèrent-ils retrouver leur domination dans les couloirs judiciaires du temple d'injustice bourgeoise ?

Le défendeur ne peut pas être porté devant un juge d'instruction. Il s'agit d'un cas commercial, civil, et non d'une affaire criminelle. Les procès-verbaux des assemblées sont les principaux éléments d'appréciation et cela n'est pas du ressort d'un juge d'instruction.

Les faux communistes pensent-ils nous intimider en se servant de la magistrature aussi bêtement ? La plupart d'entre nous ont connu la « justice de classe » et nous ne craignons pas d'y retourner fermement pour défendre une coopérative à base communiste contre des politiciens intéressés.

Le Conseil d'administration s'est réuni hier soir au restaurant coopératif de la rue de Flandre et toutes les mesures ont été prises pour sauver la coopérative contre les divisionnistes rongeurs.

#### L'ASSEMBLEE DE LA V. O. D'ALBI

L'ordre du jour suivant a été adopté, à la majorité, dimanche soir, à la fin des débats :

« L'Assemblée des actionnaires de la V. O. du 4 mai 1924, avant de procéder à la nomination des administrateurs pour 1924 ».

« Après avoir entendu l'exposé des faits graves qui se sont produits du fait de l'occupation de l'usine par la majorité des verriers ».

« Considérant que cette majorité entend justifier son coup de force par la prétendue violation de l'article 33 des statuts de la V. O. ».

« Considérant que la création de la caisse des retraites n'est pas en contradiction avec le texte de l'article 33 ».

« Que cette création a été rendue possible par l'abandon volontaire de la part des bénéficiaires des actionnaires ».

« Que le fonctionnement normal et certain de cette caisse ne peut être assuré par des bénéfices aléatoires et doit être appuyé sur des bases plus solides, ainsi qu'en a décidé l'arbitrage de la C.G.T. ».

« Qu'ainsi les versements de la V. O. et du personnel constituent la principale garantie des retraites ».

« L'Assemblée des actionnaires maintient sa précédente décision ».

« Approuve le Conseil d'administration qui a mis cette décision en application ».

« Regrette que les ouvriers se soient insurgés contre elle, ce pour les préjudices moral et matériel causés ».

« L'Assemblée générale maintient les membres du Conseil en fonction et les charge de remettre en action la V. O., arrêtée par le coup de force de la majorité du personnel ».

« Elle les charge, en outre, de prendre toutes mesures utiles pour assurer et garantir le bon fonctionnement de l'atelier social, tout en évitant de donner à ses décisions un caractère exclusif de représailles ».

Puis l'adjonction suivante a été adoptée :

« Qu'il n'y ait pas de sanctions prises pour les ouvriers qui déclareront s'incliner devant la décision de l'Assemblée des actionnaires, qui s'engageront à ne plus diriger d'attaques publiques contre le Conseil d'administration et qui renonceront à toute action judiciaire engagée ».

#### UNE NOUVELLE OFFENSIVE COMMUNISTE

Le Parti communiste mobilise contre l'Union des coopérateurs. Il a installé ses postes d'écoute dans les sections coopératives. L'argument donné est de « rendre aux coopérateurs la libre détermination des destinées de leur coopé ».

Cette phrase va dans la bouche de ceux qui ont conquis si glorieusement « la Bellevilloise » et qui se comportent si bourgeoisement contre « la Famille Nouvelle ».

Il ne s'agit pour eux que de lutte de places. Ils veulent être maîtres dans les coopératives pour les transformer en vaches à lait à leur profit exclusif.

Quelle est leur conception de la coopération ? A la « Vente Populaire », dans le 18<sup>e</sup>, où ils règnent, ce sont les mêmes principes à l'U.D.C. : grande disproportion entre les salaires, système patronal, etc.

Dimanche, à l'Assemblée de la Verrerie Ouvrière d'Albi, les communistes ont fait chorus avec les réformistes du magasin de gros contre les ouvriers verriers.

Les coopérateurs révolutionnaires de l'U.D.C. combattront les dirigeants sur leurs méthodes rétrogrades, mais ils ne prêteront pas leurs épaules aux arrivistes ravageurs du P. C.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le gérant : Baptiste FRAYSSE

Imprimerie spéciale du *Libertaire*  
10-12, rue Paul-Lelong, Paris

### Dans la Voiture-Aviation

Le citoyen Bodin, secrétaire de la Fédération de la voiture-aviation-maréchalerie, reconnaît enfin qu'au Congrès national du Mans, 9 syndicats contre 5 ont décidé de constituer une fédération de construction et d'entretien des moyens de transports.

Après avoir ergoté sur les chiffres des syndiqués de la majorité et de la minorité du Mans, il déclare cyniquement que la décision du Congrès a été méconnue par ses acolytes et lui.

Et il fulmine contre ceux qui veulent appliquer cette décision de Congrès. Son seul argument (?) est de traîner ses adversaires de sinécristes.

La chose est risible, quand on sait que le Bodin en question est secrétaire d'une fédération dont il n'exerce aucune profession, et qu'il s'accroche désespérément au biberon de la « Famille Nouvelle », malgré des votes contraires. La honte lui est inconnue

CŒURFRANC.

### Communiqués syndicaux

**Fédération du Bâtiment.** — Réunion de la Commission exécutive, demain, à 20 h. 30 précises, au siège.

**Bourse du Travail de Versailles.** — Le Comité général de la Bourse est reporté au jeudi 15 mai.

**Chaussure.** — Réunion du Secteur du XIII<sup>e</sup> arrondissement, demain, 98, avenue d'Italie. Les anciens délégués au Comité central de grève du XIII<sup>e</sup> sont invités à être présents.

**Peintres.** — Réunion du Conseil, ce soir, à 18 heures, salle de Commission (1<sup>er</sup> étage), Bourse du Travail.

**Travailleurs de la Pierre.** — Réunion du Conseil, ce soir, à 17 h. 30, rue Charlot, 60.

**Papier-Carton.** — Le Conseil central est reporté à une date ultérieure.

**Machinistes.** — Nécrologie. — Par suite de retard, nous apprenons aujourd'hui seulement la mort de notre camarade Gaston Blondeau, dont les obsèques ont eu lieu le vendredi 2 mai. Que sa veuve, sa mère et toute sa famille reçoivent ici nos condoléances les plus attristées.

**Sieurs-Déconpeurs.** — De 20 h. 15 à 22 h. 30, Bourse du Travail (5<sup>e</sup> étage), Bureau 1, permanence du secrétaire.

**Producteurs et distributeurs d'énergie électrique.** — Commission exécutive, ce soir, à 20 h. 30, Bureau de l'organisation.

**Boulangers.** — Ce soir, à 17 heures, contrôle, commission (2<sup>e</sup> étage).

**XIII<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> Section, 163, boulevard de l'Hôpital :** Réponse au contre-projet patronal. Orateurs : Chaussin, Guinet, Bousquet. Délégué, XIV<sup>e</sup> Section, 102, rue du Château, Délégué, Prévoist.

**Comité Intersyndical de Montreuil-Bagnolet-Vincennes.** — Les camarades de la Sous-Section de Bagnolet sont instamment priés de faire parvenir au siège du C. I. le résultat des pointages de leur localité, ainsi que l'état des brochures, timbres pour l'Amnistie, etc., vendus au cours de la journée du Premier Mai.

**Jeunesse Syndicaliste des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup>.** — Tous les jeunes et sympathisants sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu demain, à 20 h. 30, salle Salsac, 6, rue Lanneau.

**Jeunesse Syndicaliste des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup>.** — Demain, à 20 h. 30, à la Maison des Syndicats, 2, rue Saint-Bernard, causerie, par Blanc.

**Jeunesse Syndicaliste des Métiers.** — Réunion, ce soir, à 20 h. 30, Bourse du Travail, Salle des Commissions (1<sup>er</sup> étage). Vente du « Cri », le Premier Mai ; compte rendu.

**Minorité Syndicaliste des P. T. T.** — Réunion, samedi 10 mai 1924, à 21 heures très précises, petite salle de l'Union des Syndicats, 33, rue de la Grange-aux-Belles. Questions très importantes à l'ordre du jour. Tous les syndicalistes sont instamment priés d'être présents.

**DANS LE S. U. B.**

**LE SYNDICAT UNIQUE DU BATIMENT** organise, le samedi 17 mai, à 20 h. 30, rue Grange-aux-Belles, une fête franco-espagnole, au profit de l'Entente. Nous donnerons ultérieurement de plus amples détails.

**CHARPENTIERS EN FER.** — Réunion du Conseil, ce soir, à 18 heures, avenue Mathurin-Moreau.

**CONSTRUCTIONS LEGERES.** — Les camarades de toutes corporations travaillant à la maison Rolland sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu ce soir, à 18 heures, salle Pauron, 208, avenue Michel-Bizot, où les camarades Juhel, Boudoux, Cousinnet, etc., leur exposeront la situation et les moyens d'action à envisager pour faire échouer la diminution de salaire dont ils sont menacés. La question étant grave tous auront à cœur d'être présents.

**MACONNERIE-PIERRE.** — Réunion du Conseil et des militants, ce soir, au Bureau 13, à 17 h. 30. Présence urgente. A l'ordre du jour : l'Assemblée du 11 mai.

**Jeunesse Syndicaliste du Bâtiment.** — Ce soir, réunion à 8 h. 30, Bourse du Travail, Salle des Commissions (1<sup>er</sup> étage).

**Ordre du jour :** L'entrevue avec les Jeunes Anarchistes ; Congrès national ; Fête de la Fédération. Présence indispensable.

**Chemins de Tours.** — Les syndiqués de Tours-Etat demandent l'amnistie pour tous les emprisonnés de délits politiques et protestent particulièrement contre la condamnation à mort du camarade Acher, poète espagnol révolutionnaire.

### La Vie de l'Union Anarchiste

#### Paris et Banlieue

#### Conseil d'Administration

**DU « LIBERTAIRE »**  
Réunion du Conseil d'administration du LIBERTAIRE, demain, à 21 heures